

LES CHOUAN S

D'HONORE de B A L Z A C

Livre vivant

de

Michel PHILIPPE

Château de FOUGERES

(Septembre 1977)

LE LIVRE VIVANT

POUR LIRE

LES CHOUANES

d'Honoré de BALZAC

(Fougères - septembre 1828)

essai de projection dramatique

par

Michel Philippe

au château de Fougères

(septembre 1977)

D I S T R I B U T I O N

=====

L'action se déroule l'automne 1799 dans la région de FOUGERES

SEQUENCES

- | | |
|--|---|
| <p>• <u>LE CHOEUR</u>, Récitants, voix off</p> <p>environ 5 à 10 personnes, hommes et femmes.</p> <p>(éventuellement peut remplacer des groupes si on utilise des diapos, mannequins, silhouettes, par exemple les convives de la Vivetière, le Bal de St James)</p> | <p>I</p> <p>II 1-3</p> <p>IV 2</p> <p>VI 2 VII - 2</p> <p>VIII 6</p> <p>IX 2-3 épilogue</p> |
| | |
| <p>• <u>Mlle Marie de VERNEUIL</u>, environ 25 ans,</p> <p>jeune aventurière passionnée, ci-devant, ancienne maitresse de Danton, au service de Fouché.</p> | <p>III 2-3-4-5</p> <p>IV 1-3</p> <p>V 1-4-5-6</p> <p>VI 1-4 VII 2-3-4</p> <p>VIII 1-2-4</p> <p>IX 1-2-4-5</p> |
| <p>• <u>Mme DU GUA</u> , environ 30 ans,</p> <p>égérie des Chouans, ancienne maitresse du chef vendéen Charette.</p> | <p>II 3 III 4-6</p> <p>IV 3 V - 1-2-4</p> <p>VI 4 VII 1-2-4</p> |
| <p>• <u>FRANCINE COTTIN</u>, environ 20 ans</p> <p>ancienne bonne amie de Marche à Terre, devenue suivante de Marie de Verneuil</p> | <p>III 2-3-4-5-6</p> <p>IV 3</p> <p>V 1-3-4-5-6</p> <p>VIII 2</p> <p>IX 1-2-4</p> |
| <p>• <u>BARBETTE</u>,</p> <p>paysanne, environ 40 ans,</p> <p>femme du chouan Galope-Chopine</p> | |
| <p>• Une Aubergiste</p> | <p>III 4</p> |
| <p>• les Epouses des chefs royalistes, au château de St James _{environ 10 - facultatif}
(scène de danse)</p> | <p>VII 2 et 4</p> |

3 chevaux pour Marie et Francine (séquence III)
et Mme du GUA (séquence II)

LES BLEUS

mmmmmmmm

• CORENTIN , jeune muscadin , III 1-2-3-4
 agent de la police de Fouché VIII 1-2-7
 IX 1-5

• Cdt HULOT , chef de demi-brigade séquence I
 environ 40 ans III 1-3-4
 en contre chouan VIII 3-4-7
 IX 5

• Capitaine MERLE, jeune I
 III 1-3
 IV 3
 V 1-4-5-6

• Adjudant GERARD, jeune I
 III 1-3
 IV 3
 V 1-4-5

• Sergent BEAU-PIED I - III(1-3)
 IV 3
 V 1

• Caporal LAROSE I - III(1-3)
 IV 3
 V 1

• Soldat LA CLEF DES COEURS I - III(1-3)
 IV 3
 V 1

• Soldats (environ 15 dont 2 tambours)
 dont 5 habillés en contre-chouans I
 VIII 3
 VIII 7
 IX 3-5

• 2 commissaires du gouvernement I

- 7 chevaux pour Corentin, Hulot, Merle,
 Gérardn Beau-Pied, Larose, Clef des Coeurs III 1 et 3

- 5 chevaux pour Merle, Gérardn Beaupied,
 Larose, Clef des Coeurs IV 3
 V 1

LES CHOUANS
 mmmmmmmmmmm

• Marquis de MONTAURAN
 =====
 dit LE GARS,
 tout jeune généralissime des royalistes,
 envoyé des Princes

II	3
III	4
IV	1-3
V	1-4-5
VI	4
VII	1-2-3-4
VIII	4
IX	2-4-5

• L'abbé GUDIN , environ 35 ans
 =====

II	2-3
V	4-5
VI	4
VII	1-2-4

• PIERRE, dit MARCHE A TERRE , paysan;
 =====
 chef Chouan, environ 20 ans

I	
II	3
III	4-6
V	2-3-5-6
VI	4
VIII	6
IX	3-4
épilogue	

• PILLE-NICHE . son acolyte . Paysan

II 3 . V 5.6 - VI 4
VIII 6 - IX 3

• GALOPE-CHOPINE , paysan
 =====

VI	4
VIII	2-5-6

• LAMBREQUIN, paysan

I

• MENE A DIEN, paysan

VI 4

• Major BRIGAUT	V	1-4-5
• RIFOEL	VII	1-2-4
• COTTEREAU	VII	1-2-4
• DU VISSARD	VII	1-2-4
• DE BAUVAN	VII	1-2-4

• Autres nobles royalistes (environ 5 pour le
 Bal St James (facultatif)

VII	1-2-4
-----	-------

Séquence I - ("BLEUS")

(Le public collationne (galettes - saucisses, cidre), dans l'entrée du château - chansons de l'époque "directoire" - au moment où l'on décide d'en finir avec le repas et de commencer le spectacle, roulements de tambours, et lecture de proclamations du 1er Consul par 2 envoyés du gouvernement, entourés du commandant Holot et de quelques officiers et soldats "bleus".)

- Proclamations du premier consul aux habitants de l'ouest :

Habitants,

Une guerre impie embrase une seconde fois les départements de l'ouest.

Les artisans de ces troubles sont des traîtres vendus à l'Anglais ou des brigands qui ne cherchent dans les discordes civiles que l'aliment et l'impunité de leurs forfaits.

A de tels hommes le gouvernement ne doit ni ménagements, ni déclaration de ses principes.

Mais il est des citoyens chers à la patrie qui ont été séduits par leurs artifices: c'est à ces citoyens que sont dues les lumières et la vérité.

Des lois injustes ont été promulguées et exécutées; des actes arbitraires ont alarmé la sécurité des citoyens et la liberté des consciences; enfin de grands principes d'ordre social ont été violés.

Les consuls déclarent que la liberté des cultes étant garantie par la constitution, la loi du 11 prairial an III, qui laisse aux citoyens l'usage des édifices destinés aux cultes religieux, sera exécutée.

Le gouvernement pardonnera : il fera grâce au repentir, l'indulgence sera entière et absolue; mais il frappera quiconque, après cette déclaration, oserait encore résister à la souveraineté nationale."

Bonaparte

premier consul

(tambours)

- Il sera organisé des compagnies franches dans les départements de l'ouest. Ces légions, spécialement employées à combattre les Chouans, ne pourront, sous aucun prétexte, être portées aux frontières.

Soldats,

Il faut exterminer ces misérables, le déshonneur du nom français.

Faites une campagne courte et bonne. Gardes nationales, joignez les efforts de vos bras à celui des troupes de ligne.

Si vous connaissez parmi vous des hommes partisans des brigands, arrêtez-les!

Que nulle part ils ne trouvent d'asile contre le soldat qui va les poursuivre; et s'il était des traîtres qui osassent les recevoir et les défendre, qu'ils périssent avec eux!"

Cénéral Bonaparte

premier consul

(tambours)

Commandant HULOT : Quel compère! il sonne la messe et il la dit. Est-ce parler, cela?

Lieutenant CERARD : Oui, mais il parle tout seul et en son nom!

Capitaine MERLE : Hé! Sainte guérite! qu'est-ce que cela fait, puisque c'est un militaire.

GERARD : Oh! si l'armée ne se mêle pas un peu de notre gouvernement, les avocats nous remettront plus mal que nous ne l'étions avant la Révolution.

Est-ce que ces chafouins-là s'entendent à commander?

HULOT : J'ai toujours peur d'apprendre qu'ils traitent avec les Bourbons. Tonnerre de Dieu! S'ils s'entendent, dans quelle passe nous serions ici, nous autres?

GERARD : Commandant Hulot, nous n'en viendrons pas là. L'armée élèvera la voix, et nous ne nous serons pas hachés pendant dix ans pour, après tout, faire pousser du lin et le voir filer à d'autres.

HULOT : L'ami FOUCHE qui tient tout par la police m'a fait prévenir à temps de cette insurrection. Les princes ont envoyé, ici, un ci-devant vigoureux, plein de talent, qui voudrait, en réunissant les efforts des Vendéens à ceux des Chouans abattre le bonnet de la République! Ce camarade-là a débarqué dans le Morbihan. " Le GARS" est le nom qu'il s'est donné.

(montrant Marche-à-Terre, gardé par 2 soldats) :

Tous ces animaux là chaussent des noms qui donneraient la colique à un honnête patriote s'il les portait.

(se rapprochant de Marche-à-Terre) :

L'arrivée de ce chouan-là m'annonce qu'il est sur notre dos. Mais on n'apprend pas à un vieux singe à faire la grimace, et vous allez m'aider à ramener mes linottes à la cage (montrant le public), et plus vite que ça!

Pourquoi diable ne viennent-ils pas? Se trouve-t-il dans le village quelque bonne Vierge à laquelle ils donnent une poignée de main?

MARCHE A TERRE : Tu demandes pourquoi?

HULOT : Oui, pourquoi ne viennent-ils pas? Le sais-tu, toi?

MARCHE A TERRE : C'est que, c'est que là, vers ERNEE, là est le Maine, et là finit la Bretagne.

HULOT : Voilà un joli coco! Il m'a l'air d'être l'ambassadeur de gens qui s'appêtent à parlementer à coups de fusil. D'où viens-tu?

MARCHE A TERRE : Du pays des gars.

HULOT : Ton nom?

MARCHE A TERRE : Marche-à-Terre.

HULOT : Pourquoi portes-tu, malgré la loi, ton surnom de Chouan? Fais-tu partie de la réquisition de Fougères?

MARCHE A TERRE : Je ne sais pas.

HULOT (à Gérard) : Nous sommes allés chercher de la laine, et nous allons revenir tondus.

Tonnerre de Dieu! n'allons pas fumer sur le tonneau de poudre, citoyens. C'est s'amuser à porter de l'eau dans un panier que d'avoir du courage hors de propos.

Gérard, approchez-vous de ce brigand; et au moindre mouvement suspect, soyez prêt à lui passer votre épée au travers du corps. Merle, allez poster dix hommes au dessus de nous, d'où vous apercevrez un bon ruban de la route d'Ernée.

Nous avons bien fait de mettre à la queue du détachement le petit nombre de patriotes que nous comptons parmi ces réquisitionnaires. Prenez encore une douzaine de bons lurons; ils appuieront les patriotes, feront avancer, et vivement, toute la troupe de ces oiseaux-là (les spectateurs).

MERLE : Décrêtez-donc des légions départementales! Il faut être bête pour vouloir compter sur la réquisition de ce pays-ci.

Sergent BEAU-PIED : Voilà des crapauds qui aiment mieux leurs galettes que le pain de munition.

HULOT : Il ne faut pas que ce bons lapins comme nous se laissent embêter par des Chouans, et il y en a ici, ou je ne me nomme pas Hulot. Vous allez, à vous quatre, battre les deux côtés de cette route. Le détachement va filer le cable. Ainsi, suivez ferme, et éclairez moi cela, vivement!

Caporal LAROSE : On va leur siffler un air de clarinette, mon Commandant.

BEAU-PIED : Oh! il va y avoir du foutreau! Où diable nous sommes-nous donc fourrés pour que ce vieux troupiier de Hulot nous fasse une mine si marécageuse, il a l'air d'un conseil de guerre!

HULOT : En avant! Marchons au pas accéléré. Nous atteindrons peut-être Ernée sans les avoir sur le dos.

(Musique militaire de marche. Le public a quitté les tables et est acheminé, en colonne, en direction du centre de la cour du château.

Au niveau du puits, il est stoppé -
La musique cesse)

Voix off (et bruitages)

- Ici Saint Lescure est mort, ne le vengerez-vous pas?

- Des cris ou plutôt des hurlements sauvages surprisent les Républicains. Une décharge terrible abattit sept ou huit soldats.

Marche-à-Terre, sur lequel cinq ou six hommes tirèrent sans l'atteindre, disparut dans le bois après avoir grimpé le talus avec la rapidité d'un chat sauvage.

HULOT : Feu sur ces matins-là!

(On lui amène un prisonnier chouan blessé)

HULOT : Quel est le nom de ton général?

LAMBREQUIN : Le Gars.

HULOT : Qui? Marche-à-Terre?

LAMBREQUIN : Non, le Gars.

HULOT : D'où le Gars est-il venu?

(Lambrequin sans répondre, récite son chapelet)

HULOT : Le Gars a été envoyé par le tyran et ses alliés.

LAMBREQUIN : Envoyé par Dieu et le Roi!

(2 soldats ajustent, ils achèvent le Chouan, et s'approchent pour le dépouiller)

LAMBREQUIN (dans un dernier-sureaut) : Vive le Roi!

LA CLEF DES COEURS : Oui, oui, surnois, va-t-en manger de la galette chez ta bonne vierge.

Ne vient-il pas nous crier au nez vive le tyran, quand on le croit frit!

Oh! oh! venez donc voir ce fantassin du bon Dieu qui a des couleurs sur l'estomac?

BEAU-PIED : Méchant pousse-cailloeu, comment ne vois-tu pas qu'on a promis à ce coco-là qu'il ressusciterait, et qu'il s'est peint le gésier pour se reconnaître.

LA CLEF DES COEURS : Est-ce que je me connais aux uniformes du pape!

HULOT : Allez au pas accéléré! J'ai bien peur d'apprendre que la route de Mayenne nous est encore coupée par les sujets du roi.

FIN DE LA Ière SEQUENCE

.....

(Le public a été conduit par les bleus sur les tribunes d'où il va maintenant assister au spectacle. Bientôt les marches républicaines cèdent la place aux hymnes chouans. - On dresse d'immenses sacré-coeurs rouges, et une carte de la Bretagne)

BALZAC : Ce pays ressemble à un charbon glacé qui resterait obscur et noir au sein d'un brillant foyer. Les efforts tentés par quelques grands esprits pour conquérir à la vie sociale et à la prospérité cette belle partie de la France, si riche de trésors ignorés, tout, même les tentatives du gouvernement, meurt au sein de l'immobilité d'une population vouée aux pratiques d'une immémoriale routine.

Le Choeur :

- Ce malheur s'explique assez par la nature d'un sol encore sillonné de ravins, de torrents, de lacs et de marais;
- hérissé de haies, espèces de bastions en terre qui font, de chaque champ, une citadelle;
- privé de routes et de canaux;
- puis, par l'esprit d'une population livrée à des préjugés.
- Autour de chaque champ,
- et depuis un temps immémorial,
- les paysans ont élevé un mur en terre haut de six pieds,
- sur le faite duquel croissent des châtaigniers, des chênes ou des hêtres.
- Les chemins ressemblent aux fossés des places fortes,
- si habituellement marécageux que l'usage a établi un sentier pour les piétons,
- un sentier qui commence et finit avec chaque pièce de terre.
- Pour passer d'un champ dans un autre, il faut donc remonter la haie au moyen de plusieurs marches que la pluie rend souvent glissantes.
- Ainsi fortifié, chaque morceau de terre a son entrée, fermée par un 'échelier'.
- Immense échiquier,
- dont chaque champ forme une case parfaitement isolée des autres,

- close comme une forteresse,
- protégée comme elle par des remparts :
- des forêts de genêts immenses,
- au milieu desquelles on peut dresser mille embûches.
- Alors se révèle l'insuccès nécessaire d'une lutte entre des troupes régulières et des partisans,
- car 500 hommes peuvent défier les troupes d'un royaume.
- Que faire, contre des gens assez habiles pour mépriser la possession des villes et s'assurer celle de ces campagnes à fortifications indestructibles?

BALZAC : La disposition pittoresque de ce pays, les superstitions de ses habitants excluent et la concentration des individus et les bienfaits amenés par la comparaison, par l'échange des idées.

Le Choeur :

- Chaque famille vit comme dans un désert.
- Les seules réunions connues sont les assemblées que le dimanche ou les fêtes de la religion consacrent à la paroisse.
- Après avoir entendu la voix terrible du Recteur, le paysan retourne pour une semaine dans sa demeure insalubre.
- Il en sort pour le travail.
- Il y reste pour dormir.
- S'il y est visité, c'est par ce Recteur, l'âme de la contrée.

BALZAC : Aussi, fut-ce à la voix de ce prêtre que des milliers d'hommes se ruèrent sur la République, et que ces parties de la Bretagne fournirent cinq ans avant l'époque à laquelle commence cette histoire, des masses de soldats à la première chouannerie.

(Tableau d'une messe au milieu des roches des "couardes". L'abbé GUDIN, entouré de deux officiants, prêche une troupe de paysans en armes)

GUDIN : In nomine Patris et Filii, et Spiritus Sancti.

(signe de croix des assistants)

- Mes chers frères, nous prierons d'abord pour les trépassés : Jean Cochegrue, Nicolas Laferté, Joseph Brouet, François Parquoi, Sulpice Coupiau, tous de cette paroisse, et morts des blessures qu'ils ont reçues des Bleus.

-(psaume DE PROFUNDIS, récité
alternativement par les prêtres et
par les assistants, verset par verset)

Ces défenseurs de Dieu, chrétiens, nous ont donné l'exemple du devoir.

M'êtes vous pas honteux de ce qu'on peut dire de vous dans le paradis?

Savez-vous, mes gars, ce qu'on dit de vous dans la Bretagne, et chez le roi?...

Je vais vous le dire : - " Comment, les Bleus ont renversé les autels, ils ont tué les recteurs, ils ont assassiné le roi et la reine, ils veulent prendre tous les paroissiens de Bretagne pour en faire des Bleus comme eux et les envoyer se battre hors de leurs paroisses, dans des pays bien éloignés où l'on court le risque de mourir sans confession et d'aller ainsi pour l'éternité dans l'enfer,

et les gars de Marignay, à qui l'on a brûlé leur église, sont restés les bras ballants?

Oh! oh! cette République de damnés a vendu à l'encan les biens de Dieu et ceux des seigneurs, elle en a partagé le prix entre ses Bleus; puis, pour se nourrir d'argent comme elle se nourrit de sang, elle vient de décréter de prendre trois livres sur les écus de six francs, comme elle veut emmener trois hommes sur six, et les gars de Marignay n'ont pas pris leurs fusils pour chasser les Bleus de Bretagne?

Ah! ah! ... Le paradis leur sera refusé et ils ne pourront jamais faire leur salut!"

Voilà ce qu'on dit de vous.

Sainte Anne d'Auray elle-même m'est apparue avant-hier à deux heures et demie.

Elle m'a dit comme je vous le dis :

- " Tu es un prêtre de Marignay? "

- Oui, madame, prêt à vous servir.

- " Eh bien, je suis sainte Anne d'Auray, tante de Dieu, à la mode de Bretagne. Je suis toujours à Auray et encore ici, parce que je suis venue pour que tu dises aux gars de Marignay qu'il n'y a pas de salut à espérer pour eux s'ils ne s'arment pas. Tu béniras leurs fusils, et les gars qui seront sans péché ne manqueront pas les Bleus, parce que leurs fusils seront consacrés! ..."

Elle a disparu en laissant sous le chêne de la Patte-doie, une odeur d'encens. J'ai marqué l'endroit. Une belle vierge de bois y a été placée par M. le recteur de Saint-James.

Or, la mère de Pierre Leroi - dit Marche-à-Terre - y étant venu prier le soir, a été guérie de ses douleurs, à cause des bonnes oeuvres de son fils.

La voilà au milieu de vous et vous la verrez de vos yeux marchant toute seule.

C'est un miracle pour vous prouver que Dieu n'abandonne jamais la cause des Bretons quand ils combattent pour ses serviteurs et pour le roi.

Ainsi, mes chers frères, vous devez obéir à tout ce que vous commandera celui que le roi a envoyé et que nous nommons le Gars.

Faites attention, chrétiens! Pour aujourd'hui seulement nous avons le pouvoir de bénir vos fusils.

(Les paysans s'avancent près de l'autel, s'agenouillent, offrent leurs fusils au prédicateur qui les remet sur l'autel.

Les trois prêtres chantent "Veni Creator", encensent les armes, puis les redistribuent.

La foule entonne alors l'hymne "Domine, salvum fac regem")

UN PAYSAN : Oh! oh! mon fusil pourra rater si je tire sur des oiseaux, mais sur les Bleus ... jamais!

Le Choeur :

- mais les insurrections de ces campagnes n'eurent rien de noble
- et l'on peut dire avec assurance que si la Vendée fit du brigandage une guerre,
- la Bretagne fit de la guerre un brigandage.
- La proscription des princes,
- la religion détruite,
- ne furent pour les Chouans que des prétextes de pillage.

-Quand de vrais défenseurs de la monarchie vinrent recruter des soldats parmi ces populations, ils essayèrent, mais en vain, de donner sous le drapeau blanc, quelque grandeur à ces entreprises qui avaient rendu la chouannerie odieuse.

BALZAC : Les Chouans sont restés comme un mémorable exemple du danger de remuer les masses peu civilisées d'un pays.

(un drapeau blanc est déployé au-dessus d'un groupe de chouans)

Un Chouan (à Marche à Terre) : Par Sainte Anne d'Auray! pourquoi nous as-tu fait battre? Etait-ce pour sauver ta peau?

MARCHE A TERRE : Suis-je le chef? - Si vous vous étiez battus tous comme moi, pas un de ces Bleus-là n'aurait échappé. Peut-être, la voiture serait-elle alors arrivée jusqu'ici.

Le Chouan : Pour la santé de son groin il nous a fait saigner, et nous perdrons encore vingt mille francs de bon or

MARCHE A TERRE : Groin toi-même! Ce n'est pas les Bleus que tu hais, c'est l'or que tu aimes. Tiens, tu mourras sans confession, vilain damné, qui n'a pas communié cette année.

(Le jeune marquis de MONTAURAN - le "gars" - survient à cheval et s'interpose, frappant leur carabine du canon de la sienne)

MARCHE A TERRE : Monsieur le marquis, c'est d'autant plus mal à eux de m'en vouloir que j'ai laissé en arrière Pille-Miche, qui saura peut-être sauver la voiture des griffes des voleurs.

MONTAURAN : Comment! Les défenseurs de Dieu et du Roi sont-ils donc des pillards? Par Sainte Anne d'Auray! nous avons à faire la guerre à la République et non aux diligences.

(à Madame du Gua, qui vient de faire son entrée à cheval) :

- Croiriez-vous, madame, qu'ils attendent la correspondance de Mayenne à Fougères, dans l'intention de la piller, quand nous venons d'avoir, pour délivrer nos gars de Fougères, une escarmouche qui nous a coûté beaucoup d'hommes sans que nous ayons pu détruire les Bleus.

Madame DU GUA : Eh bien! où est le mal? Vous avez perdu des hommes, nous n'en manquerons jamais. Le courrier porte de l'argent, et nous en manquerons toujours!

Nous enterrerons nos hommes qui iront au ciel, et nous prendrons l'argent qui ira dans les poches de tous ces braves gens. Où est la difficulté?

MONTAURAN : Etes vous donc dans un tel besoin d'argent qu'il vous faille en prendre sur les routes?

Madame DU GUA : Ne savez-vous pas le proverbe : "Voleur comme une chouette". - Qu'est-ce qu'un Chouan? D'ailleurs n'est-ce pas une action juste? Les Bleus n'ont-ils pas pris tous les biens de l'Eglise et les nôtres?

MONTAURAN : Si ma vie est nécessaire à la cause que je défends, permettez-moi de sauver l'honneur de mon pouvoir. En me retirant, je puis ignorer cette lâcheté.

(Il quitte le groupe)

Madame DU GUA : Ce jeune homme là voudrait pouvoir faire une guerre régulière à la République!... encore quelques jours, et il changera d'opinion.

(Une turgotine débouche, tirée par 2 chevaux, conduite par COUPIAU. A l'intérieur : PILLE MICHE, l'abbé GUDIN, et Monsieur d'ORGEMONT)

MARCHE A TERRE : La turgotine!

(Les Chouans arrêtent la voiture)

COUPIAU (de dessus son siège de cocher désignant Pille-Miche qui descend du véhicule) :

- Ah bien! vous avez senti le patriote que voilà, car il a de l'or, plein un sac!

Les CHOUANS : Pille-Miche! Pille-Miche! Pille-Miche!

(celui-ci brandit le sac plein d'or)

(puis voyant descendre un autre voyageur) :

- C'est l'abbé Gudin!

GUDIN (montrant Pille-Miche) : Il tromperait Saint-Pierre et lui volerait les clefs du paradis. Sans lui, des Bleus nous interceptaient.

(Les Chouans font sortir d'Orgemont)

MARCHE A TERRE : Qui es-tu?

D'ORGEMONT (tremblant) : Je suis d'Orgemont, de Fougères.

LES CHOUANS : Ah! ah!

MARCHE A TERRE : Puisque vous êtes monsieur d'Orgemont de Fougères, nous allons vous laisser aller bien tranquillement. Mais comme vous n'êtes ni un bon chouan, ni un vrai bleu, quoique ce soit

vous qui ayez acheté les biens de l'abbaye de Juvigny, vous nous payerez trois cents écus de six francs pour votre rançon. La neutralité vaut bien cela.

D'ORGEMONT : Hélas, mon cher monsieur, je suis ruiné. L'emprunt forcé de cent millions fait par cette République du diable m'a mis à sec...

MARCHE A TERRE : Combien t'a-t-elle donc demandé, ta République?

D'ORGEMONT : Mille écus, mon cher monsieur.

MARCHE A TERRE : Si ta République t'arrache des emprunts forcés si considérables, tu vois bien qu'il y a tout à gagner avec vous autres, notre gouvernement est moins cher. Trois cents écus, est-ce donc trop pour ta peau?

D'ORGEMONT : Où les prendrai-je?

PILLE-MICHE : Dans ta caisse. Et que tes écus ne soient pas rognés, ou nous te rognerons les ongles au feu.

D'ORGEMONT : Où vous les paierai-je?

PILLE-MICHE : Ta maison de campagne de Fougères n'est pas loin de la ferme de Gibarry, où demeure mon cousin Galope-Chopine autrement dit le grand Cibot, tu les lui remettras.

MARCHE A TERRE : S'ils ne sont pas remis à Galope-Chopine d'ici à quinze jours, nous te rendrons une petite visite qui te guérira de la goutte, si tu l'as aux pieds.

(Les Chouans remettent d'Orgemont dans la voiture, que Coupiau emmène vivement)

MADAME DU GUA (à Marche à Terre) : Vous vous porterez en avant de Mortagne. Je sais que les Bleus doivent envoyer incessamment à Alençon une forte somme en numéraire. Surtout que le gars ne sache rien du but de cette expédition.

(Entre le gars, à cheval - Il prend Madame Du Gua en croupe - L'abbé Gudin prend le cheval de celle-ci)

MONTAURAN : Madame, nos amis de Paris m'écrivent de prendre garde. La République veut essayer de nous combattre par la ruse et par la trahison.

GUDIN : Ainsi, la police de FOUCHE sera plus dangereuse pour nous que ne le sont les bataillons mobiles et les contre-Chouans.

MADAME DU GUA : Ha ! ha ! Fouché va donc envoyer des femmes contre vous?... Je les attends.

(Ils partent tous - Musique)

Fin de la deuxième séquence

Séquence III (MASQUES)

PLAN 1

=====

(A cheval, quelques bleus, dont les officiers HULOT, GERARD et MERLE, escortent MARIE DE VERNEUIL, FRANCINE COTTIN, et CORENTIN, également à cheval)

HULOT : Mille tonnerres! croiriez-vous que c'est pour accompagner ces deux cotillons que le général nous a détachés de Mayenne?

Peut-on déshonorer de bons et braves patriotes comme nous, en les mettant à la suite d'une jupe !... Oh! on a des femmes! c'est juste. A de bons lapins, voyez-vous, il faut des femmes et de bonnes femmes. Mais, assez causé quand vient le danger.

MERLE : Ma foi, commandant, j'avoue que tout le monde pourrait se sentir, comme je l'éprouve, la démangeaison d'aller tourner autour de cette jeune dame, pour nouer un petit bout de conversation.

HULOT : Elle se nomme Melle de VERNEUIL. C'est une ci-devant. Est-ce que je ne connais pas ça! Avant la révolution, elles faisaient toutes ce métier-là; or devenait alors, en deux temps et six mouvements, chef de demi-brigade, il ne s'agissait que de leur bien dire deux ou trois fois : "Mon coeur"!

GERARD : Gare à toi, Merle, les corneilles sont accompagnées d'un citoyen assez rusé pour te prendre dans un piège.

MERLE : Qui? cet "incroyable", dont les petits yeux vont incessamment d'un côté du chemin à l'autre, comme s'il voyait des Chouans; ce muscadin, qui a l'air d'un canard dont la tête sort d'un pâté! Si ce dadais-là m'empêche jamais de caresser sa jolie fauvette...

GERARD : Canard, fauvette! Oh! mon pauvre Merle, tu es furieusement dans les volatiles. Mais ne te fie pas au canard! Ses yeux verts me paraissent perfides comme ceux d'une vipère et fins comme ceux d'une femme qui pardonne à son mari. Je me défie moins des Chouans que de ces avocats dont les figures ressemblent à des carafes de limonade.

PLAN 2

=====

FRANCINE : Convenez-en Marie, votre conduite n'exciterait-elle pas la curiosité d'un saint. Hier matin sans ressources, aujourd'hui les mains pleines d'or! Vous voici depuis Mortagne protégée par les troupes du gouvernement, et suivie par Corentin, un homme que je regarde comme votre mauvais génie

MARIE : Francine, je ne peux pas t'avouer mon entreprise. Cette fois-ci, c'est horrible. Dans cette affaire, je dois étouffer ma conscience.

Je hais cette entreprise encore plus que celui dont la langue dorée me l'a expliquée. Je t'avouerai que jé je ne me serais pas rendue à leurs désirs, si je n'avais entrevu dans cette ignoble farce un mélange de terreur et d'amour qui m'a tentée.

Tiens, je mourrai jeune, puisque j'en suis déjà venue à ne pas m'effrayer d'une partie de plaisir où il y a du sang à boire, comme disait ce pauvre Danton.

PLAN 3 (devant l'auberge des Trois-Maures)

=====

MERLE : (ayant rejoint les femmes)

- Voici le clocher d'Alençon!

(Tous mettent pied à terre)

MARIE : Nous nous retrouverons à l'auberge, commandant. Venez m'y voir.

HULOT : C'est cela! à l'auberge! Venez me voir! Comme ça vous parle à un chef de demi-brigade ...

CORENTIN : Ne vous en plaignez pas, commandant, elle a votre grade de général dans sa manche.

HULOT : Ah! je ne me laisserai pas embêter par ces paroissiens-là. J'aimerais mieux jeter l'habit de général dans un fossé que de le gagner dans un lit.

Que veulent-ils donc, ces canards-là? Y comprenez-vous quelque chose, vous autres?

- 14 -

PLAN 4

=====

BRUTUS (l'aubergiste) : Comment allons-nous faire, ma femme? Qui diable pouvait croire que nous aurions tant de monde par le temps qui court?

Ma foi, il me vient une bonne idée : puisque c'est des gens comme il faut, je vais leur proposer de se réunir à la personne que nous avons là-haut. Hein?

(avisant Francine) :

- Si ces dames désirent se faire servir à part, comme je n'en doute point, j'ai un repas très délicat tout préparé pour une dame

et pour son fils. Ces voyageurs ne s'opposeront sans doute pas à partager leur déjeuner avec vous. C'est des personnes de condition.

(Le Chouan Marche à Terre surgit dans le dos de l'aubergiste et lui applique un léger coup de manche de fouet)

MARCHE A TERRE : Vous savez ce que vaut une imprudence, une dénonciation, et de quelle couleur est la monnaie avec laquelle nous les payons. Nous sommes généraux.

(Il disparaît - les aubergistes restent pétrifiés)

FRANCINE (courant à la fenêtre et voyant le Chouan gagner les écuries) :

- Marche à Terre!

(à l'hôte) :

- Eh bien! Mademoiselle accepte votre proposition.

BRUTUS : Laquelle?

CORENTIN (survenant) : Laquelle?

MARIE (s'approchant) : Laquelle?

Le GARS (entrant, habillé en élève de Polytechnique) : Laquelle?

FRANCINE : Eh bien! de déjeuner avec vos personnes de distinction.

le GARS : De distinction! (à l'hôte) : Ceci, mon cher, me semble une mauvaise plaisanterie d'auberge; mais si c'est cette jeune citoyenne que tu veux nous donner pour convive, il faudrait être fou pour s'y refuser, brave homme. Eh l'absence de ma mère, j'accepte.

MARIE : - Ce jeune homme est singulièrement distingué pour un républicain!

- Nous vous sommes bien obligées, monsieur.

le GARS (à l'hôte) : Quelle est cette femme-là?

CORENTIN : C'est la citoyenne Verneuil, une ci-devant. Qu'en veux-tu faire?

Voix OFF : Les deux jeunes gens se regardèrent alors pendant un moment comme deux coqs prêts à se battre, et ce regard fit éclore la haine entre eux pour toujours.

Un paysan (entrant, un message à la main) : Le citoyen du GUA-SAINT-CYR est-il ici?

le GARS : Que lui veux-tu?

(le paysan lui remet la lettre, dont le gars prend rapidement connaissance avant de la détruire et d'incliner la tête pour toute réponse - le paysan se retire)

CORENTIN : Tu viens sans doute de Paris, citoyen?

le GARS : Oui.

CORENTIN : Et tu es sans doute promu à quelque grade dans l'artillerie?

le GARS : Non, citoyen, dans la marine.

CORENTIN : Ah! tu te rends à Brest?

(le gars, sans répondre, tourne le dos et va au devant de sa "mère", madame du GUA)

le GARS : Ma chère maman, arrivez donc. Je crois avoir, en votre absence, recruté des convives.

Madame DU GUA : Des convives, quelle folie!

le GARS : C'est mademoiselle de Verneuil.

Madame DU GUA : Elle a péri sur l'échafaud.

CORENTIN : Vous vous trompez, madame, il y a deux demoiselles de Verneuil, les grandes maisons ont toujours plusieurs branches.

Madame DU GUA : (au gars) - Quel est cet original-là? Est-il de notre bord?

le GARS : Je n'en sais, ma foi, rien, et il m'est encore plus suspect qu'à vous.

(à l'hotesse, à part) :

-- Tâchez donc de savoir ce qu'est ce drôle-là.

Madame DU GUA (à Corentin) : Ainsi, tu es sûr, citoyen, que Melle de Verneuil existe?

CORENTIN : Elle existe aussi certainement en chair et en os, madame, que le citoyen du GUA-SAINTE-CYR.

le GARS (à sa "mère") : Si nous sommes découverts, comment nous échapper?

- 16 -

(Ils s'éloignent)

CORENTIN : Si c'est là un républicain, je veux être pendu! Il a dans les épaules le mouvement des gens de cour. Et si c'est

là sa mère, je suis le pape! Je tiens des Chouans.

MARIE (à madame du Gua, et prenant Francine par la main) :

- Madame, auriez-vous la bonté de permettre que cette fille, en qui je vois plutôt une amie qu'une servante, dine avec nous? Dans ces temps d'orage, le dévouement ne peut se payer que par le coeur, et d'ailleurs n'est-ce pas tout ce qui nous reste?

Madame DU GUA (à part) :

- Oh! temps d'orage, dévouement, madame, et la servante! Ce ne doit pas être Melle de Verneuil, mais une fille envoyée par Fouché!

MARIE (à Corentin) : - Citoyen, je suis en sûreté ici, tu peux m'y laisser.

(Corentin sort)

Madame DU GUA : Le premier consul paraît avoir des intentions parfaites. Ne va-t-il pas, dit-on, arrêter l'effet des lois contre les émigrés?

MARIE : C'est vrai, madame. Mais alors pourquoi soulevons-nous la Vendée et la Bretagne? pourquoi donc incendier la France?... Mais, madame, allez-vous à Mayenne?

le GARS : oui, mademoiselle ...?...

MARIE : Eh bien, puisque monsieur votre fils sert la république ... vous devez redouter les Chouans? Nous sommes devenus presque compagnons de voyage, venez avec nous jusqu'à Mayenne.

le GARS : Avant de nous remettre entre vos mains, au moins devons-nous savoir si nous pourrions en sortir sains et saufs.

- Etes-vous la reine ou l'esclave de votre escorte républicaine? Excusez la franchise d'un jeune marin, mais je ne vois dans votre situation rien de bien naturel ...

MARIE : Nous vivons dans un temps, monsieur, où rien de ce qui se passe n'est naturel. Ainsi vous pouvez accepter sans scrupule. Vous n'avez à craindre aucune trahison dans une offre faite avec simplicité par une personne qui n'épouse point les haines politiques.

(Cri de la chouette)

--Mais comment se trouve-t-il ici des chouettes qui chantent en plein jour?

le GARS : Cela peut arriver, quelquefois.

(Entre Hulot)

MARIE : Mon colonel, qu'avez-vous? Y a-t-il des Chouans ici?

HULOT (au gars) : Quel est donc ton nom de famille, citoyen?

le GARS : DU GUA-SAINT-CYR.

HULOT : Tu n'as donc pas été assassiné à Mortagne?

Madame DU GUA : Ah! il s'en est fallu de peu, mon fils a reçu deux balles ...

HULOT : Et as-tu des papiers?

le GARS (impertinent) : Est-ce que vous savez lire?

HULOT : Un blanc-bec comme toi voudrait-il m'embêter, par hasard? Allons, donne-moi tes papiers, ou sinon, en route!

(Le gars remet son passeport au commandant. On entend à nouveau le cri de la chouette)

- Tout cela est bel et bon, mais il faut me suivre au district.

MARIE : Pourquoi?

HULOT : Ma petite fille, cela ne vous regarde pas.

MARIE : Dites-moi, ce jeune homme a-t-il satisfait à tout ce qu'exige la loi?

HULOT : Oui, en apparence.

MARIE : Eh bien! j'entends que vous le laissez tranquille "en apparence"! Avez-vous peur qu'il ne vous échappe? Vous allez l'escorter avec moi jusqu'à Mayenne.

Madame DU GUA : Pour qui priez vous donc mon fils?

HULOT : Pour le GARS, le chef envoyé aux Chouans et aux Vendéens par le cabinet de Londres, et qu'on nomme le marquis de Montauran.

MARIE : (elle défait lestement deux brandebourgs de son spencer, et sort aux yeux du commandant une lettre ouverte)

- Lisez.

(Elle sourit au gars)

HULOT (rendant la lettre) : Mademoiselle, vous savez probablement bien ce que vous avez à faire, mais je ne sais pas servir là où les belles filles commandent. Le premier consul aura ma démission, et d'autres que Hulot vous obéiront. - Là où je ne comprends plus, je m'arrête; surtout quand je suis tenu de comprendre.

(Il sort)

MARIE : Eh que me fait Bonaparte, votre République, les Chouans,

le Roi et le gars!

Madame DU GUA (à part à son fils) : Toujours le même! Une poupée vous fait tout oublier. La lettre qu'elle a montrée est donnée pour requérir les Bleus contre vous.

le GARS : Eh! madame, sa générosité dément votre supposition. Souvenez-vous bien que l'intérêt seul du Roi nous rassemble. Après avoir eu Charette à vos pieds, l'univers ne serait-il donc pas vide pour vous? Ne vivriez-vous déjà plus pour le venger?

(Musique)

PLAN 5

=====

FRANCINE : Ah! Marie ...

MARIE : Voilà la vie, je suis dans le ciel!

FRANCINE : Dans l'enfer, peut-être.

MARIE : Ah! va pour l'enfer! Le monde entier est maintenant peu de chose! Combien de fois n'ai-je pas vu cet homme dans mes rêves! oh! comme sa tête est belle et quel regard étincelant!

FRANCINE : Vous aimera-t-il?

MARIE : Tu le demandes? mais dis-donc, Francine, il serait bien difficile!

FRANCINE : Oui, mais vous aimera-t-il toujours?

MARIE : Je saurai bien garder, vivant ou mort, l'homme dont le coeur m'aura apparteni.

(Musique)

PLAN 6

=====

(A l'écurie, Francine épie Madame du GUA et Marche à Terre)

Madame DU GUA : Tu tireras dessus sans pitié, comme sur une chienne enragée.

MARCHE A TERRE :

- Entendu.

(sortie de Mme du Gua - Francine s'approche du Chouan qui joint les mains, laissant tomber son fouet)

- Sainte Anne d'Auray! Est-ce bien la garce à Cottin?
- Etes-vous godaine!

FRANCINE : Pierre, cette dame-là te parlait de la jeune demoiselle que je sers, n'est-ce pas? cette dame t'a ordonné de tuer ma maîtresse.

Eh bien, Pierre, s'il lui arrive le moindre malheur, si un seul cheveu de sa tête est arraché, nous nous serons vus ici pour la dernière fois et pour l'éternité, car je serai dans le paradis, moi! et toi, tu iras en enfer.

Tu chouannes encore, tu cours par les chemins comme une bête enragée qui cherche à mordre. Pierre, si tu étais sage, tu viendrais avec moi. Cette belle demoiselle a eu soin de moi, m'a acheté pour cinq cents écus la grande maison à mon oncle Thomas, et j'ai maintenant deux cents livres de bonnes rentes, et deux mille livres d'économie.

MARCHE A TERRE : Les Recteurs ont dit de se mettre en guerre. Chaque Bleu jeté par terre vaut une indulgence.

FRANCINE : Mais les Bleus te tueront peut-être. Et que deviendrais-je, moi? - Voilà tout ce que tu me diras, après une séparation de sept ans. - Tu as bien changé.

MARCHE A TERRE : Je t'aime toujours.

FRANCINE : Non, le Roi passe avant moi.

MARCHE A TERRE : Si tu me regardes ainsi, je m'en vais.

FRANCINE : Eh bien! adieu, Pierre.

MARCHE A TERRE : Adieu.

(Il saisit, serre et baise la main de Francine, fait un signe de croix et se sauve dans l'écurie)

(au lointain, sourdement)

- En route. Nous avons de la besogne.

(Musique)

Fin de la troisième séquence

Séquence IV (L'AMOUR FOU)

PLAN 1

=====

(Marie et le gars marchent seuls, dans la nature)

le GARS : Remarquez-vous, mademoiselle, combien les sentiments suivent peu la route commune, dans le temps de terreur où nous vivons? Aujourd'hui, nous aimons, nous haïssons sur la foi d'un regard. Etrange soudaineté! On se dépêche en toute chose, comme la Nation en ses tumultes. Au milieu des dangers, les étreintes doivent être plus vives que dans le train ordinaire de la vie.
- Prenez mon bras.

MARIE : Si je refusais, n'aurais-je pas l'air de vous craindre? Mais je ne suis pas une femme que des compliments puissent flatter. Ne supposeriez-vous la simplicité de croire à des sympathies soudaines assez fortes pour dominer une vie entière par le souvenir d'une matinée?

le GARS : Non pas d'une matinée, mais d'une belle femme qui s'est montrée généreuse.

MARIE : Mon pauvre enfant de dix sept ans, vous parlez déjà d'amour?

le GARS : Voulez-vous que je vous apprenne un secret? Je ne suis point au service de la République.

MARIE : Vous avez donc débuté comme vous auriez fini, vous m'avez trompée?

le GARS : Oui. - Vous vous taisez ...

MARIE : Oh! la tragédie a bien promptement commencé..

le GARS : De quelle tragédie parlez-vous?

MARIE : Qui êtes-vous? mais je le sais! En vous voyant, je m'en étais doutée, vous êtes le chef royaliste nommé le gars.

le GARS : Quel intérêt avez-vous donc à connaître ce garçon-là?

MARIE : Quel intérêt aurait-il donc à se cacher de moi, si je lui ai déjà sauvé la vie? (rire forcé)

- J'ai sagement fait de vous empêcher de me dire que vous m'aimiez. Sachez le bien, monsieur, je suis républicaine, vous êtes royaliste, et je vous livrerais si vous n'aviez ma parole, si je ne vous avais

déjà sauvé une fois, et si ...

Ecoutez-moi bien, car il s'agit de votre tête. Si vous rencontriez, avant d'être en sûreté, l'horrible muscadin que vous avez vu dans l'auberge, fuyez, car il vous livrerait aussitôt.

le GARS : Vous avez presque deviné, je suis émigré, condamné à mort, et je me nomme le vicomte de Bauvan. L'amour de mon pays m'a ramené en France. Je veux mourir en combattant auprès de Montauran, mon ami.

MARIE : Ah! je suis bien heureuse.

le GARS : Vous haïssez donc bien mon pauvre Montauran.

MARIE : Non, vous ne sauriez me comprendre. Je n'aurais pas voulu que vous fussiez menacé des dangers contre lesquels je vais tâcher de le défendre, puisqu'il est votre ami.

le GARS : Qui vous a dit que Montauran fût en danger?

MARIE : De quel droit voulez-vous connaître mes secrets?

le GARS : Du droit que doit avoir un homme qui vous aime.

MARIE : Déjà?... Non, vous ne m'aimez pas, monsieur, vous voyez en moi l'objet d'une galanterie passagère, voilà tout.

Laissez-moi mon incognito. D'ailleurs, mon masque est mieux mis que le vôtre, et il me plaît à moi de le garder, ne fût-ce que pour savoir si les gens qui me parlent d'amour sont sincères ...

Si vous pouviez me prouver un véritable amour, aucune puissance humaine ne nous séparerait.

(Musique à partir d'ici)

(thème Marie-Le gars)

Oui, je voudrais m'associer à quelque grande existence d'homme, épouser une vaste ambition, de belles pensées. Les nobles coeurs ne sont pas infidèles, car la constance est une force qui leur va; je serais donc toujours aimée, toujours heureuse; mais aussi, ne serais-je pas toujours prête à faire de mon corps une marche pour élever l'homme qui aurait mes affections, à me sacrifier pour lui, à tout supporter de lui, à l'aimer toujours, même quand il ne m'aimerait plus.

(arrêt de la musique)

Je n'ai jamais osé confier à un autre coeur ni les souhaits du mien, ni les élans passionnés de l'exaltation qui me dévore; mais je puis bien vous en dire quelque chose, puisque nous allons nous quitter aussitôt que vous serez en sûreté.

(La musique reprend, intense)

le GARS : Nous quitter? ... jamais!

(développement et fin de la musique)

MARIE : Si tout ceci n'était pas un songe, quelle belle vie serait la nôtre... mais si j'ai dit des folies, n'en faisons pas. Allons retrouver nos chaperons.

PLAN 2

=====

(La musique reprend et accompagne le texte qui suit)

le Choeur :

- Dans les dispositions d'âme où se trouvait Melle de Verneuil, la vie extérieure prit donc pour elle le caractère d'une fantasmagorie.

- La calèche passa par des villages,

- par des vallons,

- par des montagnes

- dont aucune image ne s'imprima dans sa mémoire.

- Elle arriva dans Mayenne,

- les soldats de l'escorte changèrent,

- Merle lui parla,

- elle répondit,

- traversa toute une ville,

- et se remit en route;

- mais les figures, les maisons, les rues, les paysages,

- les hommes,

- furent emportés comme les formes indistinctes d'un rêve.

- La nuit vint.

- Marie voyagea sous un ciel de diamants,

- enveloppée d'une douce lumière sur la route de Fougères,
- L'amour est la seule passion qui ne souffre ni passé ni avenir.
- Si parfois sa pensée se trahissait par des paroles, elle laissait échapper des phrases presque dénuées de sens,
- mais qui résonnaient dans le coeur de son amant comme des promesses de plaisir.
- Aux yeux des deux témoins de cette passion naissante, elle prenait une marche effrayante.
- Francine connaissait Marie aussi bien que l'étrangère connaissait le jeune homme, et cette expérience du passé leur faisait attendre en silence quelque terrible dénouement.

PLAN 3

=====

FRANCINE : Marie, prenez garde.

le GARS : Marie, le nom que j'ai prononcé dans toutes mes angoisses! que je prononcerai désormais dans la joie!

(Fin de la musique)

Madame DU GUA : Puisqu'elle est assez sotte pour s'amouracher de vous, au lieu de faire son métier, n'allez pas vous conduire en enfant, et feignez de l'aimer jusqu'à ce que nous ayons gagné la Vivetière ... Une fois là!

MARIE : Où sommes-nous?

MERLE : A trois lieues et demie de Fougères, mademoiselle.

le GARS : Ma mère descend à la Vivetière, et en voici le chemin.

- Puisque mademoiselle a eu la générosité de donner à notre voyage autant de sécurité que d'agrément, elle daignera peut-être accepter à souper chez ma mère.

Capitaine, les temps ne sont pas si malheureux qu'il ne puisse se trouver encore à la Vivetière une pièce de cidre à défoncer pour vos hommes. Allez, le gars n'y aura pas tout pris.

Madame DU GUA (à Marie et Francine) : Jamais les Chouans n'ont eu de chef plus cruel que celui-là, s'il faut ajouter foi aux bruits qui courent sur lui.

MARIE : Oh! pour cruel, je ne crois pas. Mais il sait mentir et me semble fort crédule. Un chef de parti ne doit être le jouet de personne.

le GARS : Vous le connaissez?

MARIE : Non, je croyais le connaître ...

MERLE : Il revient d'un pays où les ci-devant n'ont pas eu, dit-on, toutes leurs aises, et les hommes, voyez-vous, sont comme les nèfles, ils mûrissent sur la paille. Si ce garçon là est habile, il pourra nous faire courir longtemps. Si l'on brûle un village aux Royalistes, il en fait brûler deux aux Républicains.

Il se développe sur une immense étendue, et nous force ainsi à employer un nombre considérable de troupes dans un moment où nous n'en avons pas de trop!

GERARD : Il assassine sa patrie.

le GARS : Mais, si sa mort délivre le pays, fusillez le donc bien vite.

(MUSIQUE)

Séquence V - LA VIVETIERE

PLAN 1

=====

(projection de l'ancien château de Marigny, avec son abord d'étang) -

(Des laquais arrivent, torches en mains, au devant des voyageurs)

le GARS (à Marie) : Qui que vous soyez, vous et les vôtres, vous n'avez rien à craindre chez moi.

(à ses gens et amis) :

- Mademoiselle et son escorte sont ici sur ma parole, et doivent être reçus en amis. La générosité de cette jeune dame nous a miraculeusement délivrés d'un péril auquel nous avons failli succomber dans une auberge d'Alençon.

Madame DU CUA : Si vous êtes aveugle, vos amis auront les yeux ouverts pour veiller sur vous.

le GARS : Madame, songez à ne rien entreprendre contre cette personne, ni contre son escorte, ou rien ne vous garantirait de ma vengeance. Je veux que mademoiselle soit traitée avec les plus grands égards et comme une femme qui m'appartient.

MARIE : Je voudrais savoir les soldats de la république en sûreté.

Major BRIGAUT : Monsieur le marquis, les Bleus resteront-ils longtemps ici?

MARIE : Ils partiront aussitôt qu'ils seront reposés.

GERARD : Sais-tu, Merle, que cet endroit-ci m'a l'air d'une véritable souricière.

MERLE : Bah! il faut nous livrer à cette baraque-là en toute confiance, ou ne pas y entrer.

GERARD : Entrons.

(à un caporal) :

- Vous allez faire une reconnaissance dans les jardins et fouiller les haies. Puis vous placerez une sentinelle devant votre front de bandière ...

Un soldat (à un autre) : Si Hulot nous commandait, il ne se serait jamais acculé ici. Nous sommes là comme dans une marmite.

PLAN 2

=====

Madame DU GUA : Combien êtes-vous ici?

MARCHE A TERRE : 87

Madame DU GUA : Ils ne sont que 65, je les ai comptés.

MARCHE A TERRE : Bien.

Madame DU GUA : Dans peu cette créature-là ne me gênera plus; l'étang sera, par Dieu, son tombeau.

PLAN 3

=====

FRANCINE : Pierre, que fait-on ici, je veux tout savoir.

MARCHE A TERRE : Francine, la demoiselle que tu sers,... c'est une cataud! Je t'ai laissée fleur et je te retrouve fumier! Vous venez pour nous trahir, pour livrer le gars.

FRANCINE : Je gage mon salut que cela est faux! Pierre, souviens-toi que cette noble demoiselle est ma bienfaitrice. Il ne doit jamais lui arriver de mal là où nous serons avec elle, de notre vivant du moins. Jure-le-moi donc!

MARCHE A TERRE : Je ne commande pas ici. Je la sauverai peut-être, si tu peux la faire demeurer dans la maison. Et, quoiqu'il puisse arriver, restes-y avec elle et garde le silence. Sans quoi, rin!

FRANCINE : Je te le promets.

MARCHE A TERRE : Eh bien, rentre. Rentre à l'instant, et cache ta peur à tout le monde, même à ta maitresse.

PLAN 4 (Le soupir tragique)

=====

MARIE : Je suis bien contente de vous avoir près de moi; ne vous fatiguez pas trop de mes questions. Dites moi d'abord quel est ce bonhomme qui porte une veste de drap vert.

le GARS : C'est le fameux major BRIGAUD, un homme du marais, compagnon de feu MERCIER, dit La-Vendée.

MARIE : Et le gros ecclésiastique à face rubiconde avec lequel il cause maintenant de moi?

le GARS : l'abbé GUDIN, un de ces jésuites obstinés, assez dévoués peut-être pour rester en France malgré l'édit de 1763 qui les en a bannis. Il est le boute-feu de la guerre dans ces contrées et le propagateur de l'association religieuse dite du sacré-coeur.

Habitué à se servir de la religion comme d'un instrument, il persuade à ses affiliés qu'ils ressusciteront, et sait entretenir leur fanatisme par d'adroites prédications.

Vous le voyez : il faut employer les intérêts particuliers de chacun pour arriver à un grand but. Là sont tous les secrets de la politique.

MARIE : Et ce vieillard encore vert, dont la figure est si repoussante? habillé avec les lambeaux d'une robe d'avocat.

le GARS : Avocat? il prétend au grade de maréchal de camp. N'avez-vous pas entendu parler de LONGUY ?

MARIE : Ce serait lui! Vous vous servez de ces hommes!

le GARS: Voyez-vous cet autre, en conversation criminelle avec Madame DU GUA ?

MARIE : En noir, qui ressemble à un juge?

le GARS : C'est un de nos négociateurs, La BILLARDIERE, fils d'un conseiller au parlement de Bretagne. - Il a la confiance des princes.

Son voisin, c'est l'ancien garde-chasse du défunt mari de cette dame. Il commande une des compagnies que j'oppose aux bataillons mobiles.

Lui et Marche-à-Terre sont peut-être les plus consciencieux serviteurs que le Roi ait ici.

MARIE : Mais elle, qui est-elle?

le GARS : La dernière maîtresse qu'ait eu Charette. Elle possède une grande influence sur tout ce monde.

MARIE : Lui est-elle restée fidèle?

(Moue dubitative du Gars)

- Et l'estimez-vous?

le GARS : Vous êtes effectivement bien curieuse!

MARIE : Elle est mon ennemie, parce qu'elle ne peut plus être ma rivale.

Et cet officier à moustache?

le GARS : Il veut se défaire du premier Consul en l'attaquant à main armée. Qu'il réussisse ou non, vous le connaîtrez, il deviendra célèbre.

MARIE : Et vous êtes venu commander à de pareilles gens? Voilà les défenseurs du Roi! Où sont donc les gentilshommes et les seigneurs?

le GARS : Mais, dans toutes les cours de l'Europe!

MARIE : Pour qui vous battez-vous? Qu'attendez-vous d'un roi rétabli sur le trône par vos mains ? Une femme a déjà entrepris ce beau chef d'oeuvre, le roi libéré l'a laissé brûler vive.

- Là, est un homme, un roi, des privilèges.

(puis, montrant les officiers bleus) :

--là, est la nation, la liberté.

Appuyés sur le présent qu'ils dominant, ils ruinent le passé, mais au profit de l'avenir.

Vous, vous voulez faire du passé l'avenir.

L'un se bat pour un homme,

l'autre pour un pays.

le GARS : Le Roi, c'est le pays.

PLAN 5

=====

(Cris de la chouette et une fusillade terrible retentit à l'extérieur. Gérard et Merle se précipitent à la porte. Gérard tombe foudroyé)

MERLE : Les avoir assassinés lâchement, froidement!

Major BRIGAUD : Comme le fut Louis XVI, monsieur.

Madame DU CUA : Capitaine, "voyez-vous, les hommes sont comme les nèfles, ils mûrissent sur la paille".

(à l'extérieur, la fusillade reprend)

MERLE (montrant Marie) :

- C'est cette diablesse de "fille" qui est la cause de ça!

le GARS : Cette fille! C'est donc bien décidément une "fille" !

Madame DU GUA : Rasseyez-vous, ce n'est rien, nos gens tuent les Bleus!

Mademoiselle que voici, venait nous enlever le gars! Elle venait essayer de le livrer à la République.

MARIE : Depuis ce matin je l'aurais pu livrer vingt fois et je lui ai sauvé la vie.

(Madame DU GUA s'élançe sur elle, brise les brandebourgs de son spencer, saisit une lettre ...)

Madame DU CUA :

- Voici un ordre signé Laplace et contre-signé Dubois :

" Les citoyens commandants militaires de tout grade, administrateurs de districts, les procureurs syndics, des départements insurgés, et particulièrement ceux des localités où se trouvera le ci-devant marquis de Montauran, chef de brigands et surnommé le Gars, devront prêter secours et assistance à la citoyenne Marie Verneuil, et se conformer aux ordres qu'elle pourra leur donner, chacun en ce qui le concerne."

- Une fille d'opéra! prendre un nom illustre pour le souiller de cette infâmie!

1er convive : La partie n'est pas égale, si la République emploie de si jolies femmes contre nous.

Madame DU GUA : Surtout des filles qui ne mettent rien au jeu.

2ème convive : Rien? Mademoiselle a cependant un domaine qui doit lui rapporter de bien grosses rentes!

l'abbé GUDIN : La République aime donc bien à rire, pour nous envoyer des filles de joie en ambassade!

Madame DU GUA : Mais mademoiselle recherche malheureusement des plaisirs qui tuent!

MARIE : Comment donc vivez-vous encore, madame?

(elle ressaisit la lettre)

Madame DU GUA : Pille-Miche, emporte-là, c'est ma part du butin, je te la donne, fais en tout ce que tu voudras, tout!

(Entrent Pille-Miche et Marche-à-Ferre qui se saisissent de Marie)

MARIE : La foi d'un gentilhomme. Ah! ah! ah! La belle journée!

le GARS : Oui belle, et sans lendemain.

MARIE : Dieu m'entendra, marquis, je lui demanderai pour vous une belle journée sans lendemain!

(Les Chouans l'emportent)

le GARS (à Merle, lui jetant son gant) : Capitaine, vous êtes libre! Tenez, voilà un passeport. Les Chasseurs du Roi savent qu'on ne doit pas tuer tout le gibier.

PLAN 6

=====

(Le capitaine Merle rencontre Pille-Miche)

PILLE-MICHE : Sainte Anne d'Auray! le recteur d'Antrain avait bien raison de nous dire que les Bleus signent des pacts avec le diable.

Attends, attends, je m'en vais te faire ressusciter, moi!

MERLE : J'ai la vie sauve! Voici le gant de ton chef!

PILLE-MICHE : Oui, voilà bien les esprits. - Je ne te la donne pas, moi, la vie, Ave Maria!

(Il tire - Merle s'écroule)

(S'approchant, pour le dépouiller)

- Il y a cela de bon chez ces revenants, qu'ils ressuscitent avec leurs habits.

(Voyant le gant, il se signe et s'enfuit)

- Je ne voudrais pas être dans la peau du fils de ma mère!

(Il rejoint Marche-à-Terre, Marie et Francine)

- Tenez, prenez ce gant.

MARCHE A TERRE :

- Si dans la route nos hommes vous attaquaient, criez : " oh! le Cars!"

Montrez ce passeport-là, rien de mal ne vous arrivera.

- Francine, nous sommes quittes avec cette femme là, viens avec moi et que le diable l'emporte.

FRANCINE : Tu veux que je l'abandonne en ce moment!

MARCHE A TERRE : C'est juste, je te laisse à elle huit jours. Si passé ce terme, tu ne viens pas avec moi...

(Il fait le geste de l'ajuster)

Fin de la cinquième séquence

Séquence VI

(" au milieu des dangereux escarpements des roches de Saint-Sulpice ... ")

PLAN 1

=====

(Diapositives Fougères)

CORENTIN : Eh bien! j'ai cru à la réussite. Ce n'était donc pas lui que vous teniez?

MARIE : Corentin, ne me parlez de cette affaire que quand j'en parlerai moi-même.

CORENTIN : Nous sommes, dans cette ville de Fougères, au coeur de la chouannerie. Voulez-vous y rester? J'ai loué pour vous une maison nationale invendue.

Personne n'a osé acheter cette baraque, parce qu'elle appartient à un émigré qui passe pour brutal.

Elle est située auprès de l'église Saint Léonard, et "ma parole d'honneur", on y jouit d'une vue ravissante.

MARIE (à Francine) : Mon enfant, j'ai compris hier qu'on vécût pour aimer, et je comprends aujourd'hui qu'on puisse mourir pour se venger. Oui, pour l'aller chercher là où il sera, pour de nouveau le rencontrer, le séduire et l'avoir à moi, je donnerais ma vie.

(Entre Hulot)

- Vous venez me demander compte de vos amis? Ils sont morts.

HULOT : Je le sais. Ce n'est pas au service de la République.

MARIE : Je les vengerai. Oui, commandant, je veux amener ce petit gentilhomme dans mon lit, et il en sortira pour marcher à la mort. Si ce monsieur n'a qu'une tête à donner, j'aurai une nuit pour lui faire penser qu'il perd plus d'une nuit. Il faut l'aller chercher.

HULOT : Mais nous ne sommes pas maîtres des campagnes, et si vous vous hasardiez à sortir de la ville, vous seriez prise ou tuée à cent pas!

MARIE : Il n'y a jamais de dangers pour ceux qui veulent se venger.

HULOT : Quelle femme! mais elle ne nous le livrera jamais.

toujours ! - enflamme l'une après l'autre, chacune des pages du livre enchanté.

PLAN 3

=====

(Jonchant la lande, de nuit, des Chouans apeurés fuient Helle de Verneuil qu'ils prennent pour un de leur camarade mort et "revenant")

(bruitage - vent)

LES CHOUANS :

- L'as-tu vu?
- J'ai senti un vent froid quand il a passé près de moi.
- Et moi j'ai respiré l'air humide et l'odeur des cimetières.*
- Est-il blanc?
- Pourquoi est-il "revenu" seul de tous ceux qui sont morts à la Pélerine?
- Ah! pourquoi fait-on des préférences à ceux qui sont des Sacré-Coeur?
- Ah!
- Le voilà.
- Où est-il?
- Là.
- Il est parti.
- Non.

PLAN 4

=====

(Dans une cave voutée, chez M. d'Orgemont - Celui-ci est ligoté - Peu d'éclairage, sinon celui du feu dans la cheminée)

PILLE-MICHE : Tu vois que nous autres chrétiens nous ne manquons pas comme toi à notre parole. Ce feu-là va te dégourdie les jambes, la langue et les mains.

Quien! quien! je ne vois point de lèche-frite à te mettre sous les pieds, ils sont si dodus, que la graisse pourrait éteindre le feu. Ta maison est donc bien mal montée qu'on n'y trouve pas de quoi donner au maître toutes ses aises quand il se chauffe.

Oh! vous pouvez chanter à gogo, monsieur d'Orgemont! Ils sont tous couchés là-haut, et Marche-à-Terre me suit, il fermera la porte de la cave.

MARCHE A TERRE : Marie Lambrequin est ressuscité!

PILLE-MICHE : Ca ne m'étonne pas, il communiait si souvent!

MENE A BIEN : Ah! ah! ça lui a servi comme des souliers à un mort. Voilà-t-il pas qu'il n'avait pas reçu l'absolution avant cette affaire de la Pélerine; il a margandé la fille à Coguelu, et s'est trouvé sous le coup d'un péché mortel.

L'abbé Gudin dit comme ça qu'il va rester deux mois comme un esprit avant de revenir tout à fait!
Nous l'avons vu tretous passer devant nous, il est pâle, il est froid, il est léger, il sent le cimetière.

GALOPE-CHOPINE : Et sa Révérence a bien dit que si l'esprit pouvait s'emparer de quelqu'un, il s'en ferait un compagnon.

MARCHE A TERRE : Tu vois, Galope-Chopine, c'est un avis que nous donne Sainte Anne d'Auray, d'être inexorables entre nous pour les moindres fautes. Ton cousin Pille-Miche a demandé pour toi la "surveillance" de Fougères, le Cars consent à te la confier, etd tu seras bien payé; mais tu sais de quelle farine nous pétrissons la galette des traitres?

GALOPE-CHOPINE : Oui, monsieur Marche-à-Terre.

MARCHE A TERRE : Quant aux envoyés du Cars, ils auront son gant. Mais depuis cette affaire de la Vivetière, la grande garce y boute un ruban vert.

(à d'Orgemont) :

- Nous t'avions donné quinze jours, deux mois se sont passés,

et voilà Galope-Chopine qui n'a rien reçu.

D'ORGEMONT (hurlant, grillé)

- Mes amis, déliez-moi. Que voulez-vous? Cent écus, mille écus, ... oui, je les donne.

PILLE-MICHE : Bah! où sont-ils?

D'ORGEMONT : Sous le premier pommier. Sainte-Vierge, au fond du jardin, à gauche.

- Brigands, voleurs, ah je meurs ... Ils sont en livres, en bons louis d'or... mais déliez-moi! ... déliez-moi! ...

Voix de MARIE (venant de l'ombre) :

- Ne craignez-vous pas la colère de Dieu? Détachez-le, barbares.

(Fuite éperdue des Chouans - Marie délivre d'Orgemont et referme la trappe)

D'ORGEMONT : Allez au pommier, brigands! Oh! oh! voilà deux fois que je les leurre.

Voix de Madame DU GUA (au-dessus) :

- "Un esprit! un esprit!, imbéciles, c'est elle. Mille écus à qui m'apportera la tête de cette catin!

Voix de Marche-à-Terre : Voyez-vous, madame, l'esprit a pris le Bleu pour compagnon.

Madame DU GUA : Mais elle n'est pas sortie, elle doit être ici.

PILLE-MICHE : Non, madame, vous resteriez là dix ans, ils ne reviendront pas. Ils se sont envolés à travers les murs.

Madame DU GUA : Comment toi, Pille-Miche, avare comme lui, ne devines-tu pas que le vieux cancre aura bien pu dépenser quelques milliers de livres pour construire dans les fondations de cette voûte un réduit dont l'entrée est cachée par un secret?

PILLE-MICHE (ricanant) : Ben vrai!

Les Chouans :

-- Ave Sancta Anna Auriaca, gratia plena, Dominus tecum ,...

D'ORGEMONT : Ils prient, les imbéciles.

MARIE : N'avez-vous pas peur?

D'ORGEMONT : La plaque est dans une table de granit qui a dix pouces de profondeur. Nous les entendons et ils ne nous entendent pas.

D'ORGEMONT : Estes-vous mariée?

MARIE : Non.

D'ORGEMONT : J'ai quelque chose, quoique je ne sois pas aussi riche qu'ils le disent tous.
Une jeune fille comme vous doit aimer les diamants, les bijoux, les équipages, l'or.
J'ai tout cela à donner, après ma mort. Hé! si vous voulez

MARIE : L'argent n'est rien pour moi.

D'ORGEMONT : Mais songez donc ...

MARIE : Songez que je viens d'entendre retentir là une voix dont un seul accent a pour moi plus de prix que toutes vos richesses.

D'ORGEMONT : Vous n'avez pas jeté votre grappin sur un petit bâtiment. Savez-vous que le marquis de Montauran possède pour cent mille livres de revenus qui n'ont pas encore été vendues. Or un décret des Consuls vient d'arrêter les séquestres. Ah ah! Vos yeux brillent comme deux louis d'or tout neufs.

Voix de GUDIN :

--Monsieur le marquis, vous scandalisez toute le Bretagne en donnant ce bal à St James. C'est des prédicateurs et non des danseurs qui remueront nos villages. Ayez des fusils et non des violons.

le GARS : L'abbé, vous avez assez d'esprit pour savoir que ce n'est que dans une assemblée générale de tous nos partisans que je verrai ce que je puis entreprendre avec eux.

L'abbé GUDIN : A quand le bal?

le GARS : A demain soir.

(Musique du Bal)

Fin de la sixième séquence

Séquence VII

(LE BAL DE SAINT-JAMES)

(Musique - diapositives : château de la Paluelle)

PLAN 1

=====

RIFOEL : Je ne reconnais ici l'autorité de personne.

le GARS : Reconnaissez-vous celle du bon sens?
Qu'y a-t-il donc, messieurs ?

COTTEREAU : Il y a monsieur le marquis, que vous venez fort à propos. Je ne sais pas dire des paroles dorées, aussi m'explique-^{*}rai-je rondement. J'ai commandé cinq cents hommes pendant tout le temps de la dernière guerre (à l'appel de monsieur de La Rouerie). Depuis que nous avons repris les armes, j'ai su trouver pour le service du Roi mille têtes aussi dures que la mienne. Voilà sept ans que je risque ma vie pour la bonne cause, je ne vous le reproche pas, mais toute peine mérite salaire. Or, pour commencer, je veux qu'on m'appelle monsieur de Cottereau. Je veux que le grade de colonel me soit reconnu, sinon je traite de ma soumission avec le premier Consul.

Voyez-vous, monsieur le marquis, mes hommes et moi nous avons un créancier diablement importun, et qu'il faut toujours satisfaire!

Le voilà! (il se frappe le ventre)

le GARS (à Mme du Gua) : Les violons sont-ils venus?

DU VISSARD : Prenez garde, monsieur le marquis. Nous savons que sa Majesté vous a donné tout pouvoir pour attester nos services. Je sais, quant à moi, que le grade de maréchal de camp

le GARS : Vous voulez dire colonel ...

DU VISSARD : Non, monsieur le marquis. Charette m'a nommé colonel. Mais quand le soleil se lèvera dans le château de Versailles, pour éclairer les jours heureux de la monarchie, alors les preuves des services rendus ne seront-elles pas inutiles .

DE BAUVAN : Vous êtes sûr, vous, de toujours avoir l'oreille du Roi; mais nous autres, nous n'irons voir le maître que de loin en loin; et je vous avoue que si vous ne me donniez pas votre

parole de gentilhomme de me faire obtenir en temps et lieu la charge de grand-maître des Eaux et Forêts de France, du diable si je risquerais mon cou.

Conquérir la Normandie au Roi, ce n'est pas une petite tâche, aussi espéré-je bien avoir l'Ordre.

COTTEREAU : Signez-moi ce chiffon de papier, et demain je vous amène 1.500 gars. Sinon, je traite avec le premier Consul.

le GARS : Messieurs, je ne sais pas si les pouvoirs que le Roi a daigné me confier sont assez étendus pour que je puisse satisfaire à vos demandes. Il n'a peut-être pas prévu tant de zèle, ni tant de dévouement. Vous allez juger vous-mêmes de mes devoirs, et peut-être saurai-je les accomplir.

Voici les lettres patentes en vertu desquelles vous devez m'obéir.

Elles m'autorisent à gouverner les provinces de Bretagne, de Normandie, du Maine et de l'Anjou, au nom du Roi, et à reconnaître les services des officiers qui se seront distingués dans ses armées.

Je ne veux plus commander qu'à ceux qui verront un roi dans le Roi, et non une proie à dévorer.

Vous êtes libres, messieurs, de m'abandonner.

le groupe : Vive le Roi! Vive le Roi!

Major BRIGAUD : Allons danser! après tout, mes amis, battons-nous d'abord, et nous verrons après. Je n'ai jamais vu réclamer dès le matin le prix de la journée.

PLAN 2

=====

(Bal - contredanse en direct ou en diapositives - Entre soudain Melle de Verneuil, vêtue à la grecque - Stupeur générale)

Madame DU GUA : Mais c'est une magie, mademoiselle! Il n'y a que vous au monde pour surprendre ainsi les gens. Comment, venir toute seule?

MARIE : Toute seule; ainsi, madame, vous n'aurez que moi, ce soir à tuer.

La danse reprend, directe ou par diapos)

Voix des danseurs et danseuses :

- Oh! mon Dieu, oui, madame, elle est venue seule.
- Il faut être bien hardie.
- Mais si j'étais habillée ainsi, je me croirais nue!
- Oh! ce n'est pas un costume décent, mais elle est si belle, et il lui va si bien!
- Ne trouvez-vous pas qu'elle a tout à fait l'air d'une fille d'opéra?
- Croyez-vous qu'elle vienne ici pour traiter au nom du Premier Consul?
- Quelle plaisanterie!
- Elle n'apportera guère d'innocence en dot!

PLAN 3

(Musique du Bal au loin)

=====

le GARS : Oui, j'ai été cruel envers vous, mais tant de circonstances dans cette fatale journée se sont trouvées contre vous.

MARIE : Et ces circonstances suffisaient pour éteindre votre amour?

le GARS : Oh Marie!

MARIE : Tout ce que vous avez soupçonné de moi est vrai!

le GARS : Vous voulez donc me plonger dans l'enfer?

MARIE : Je suis réellement la fille du duc de Verneuil, mais sa fille naturelle. Mon père mourut après m'avoir reconnue et avantagée. Je me trouvais un matin sans asile ni protecteur. Mon frère attaquait le testament qui me faisait riche.

Trois années passées auprès d'une famille opulente m'avaient créé des besoins de luxe.

Un ami de mon père, le maréchal duc de Lenoncourt, âgé de 70 ans s'offrit à me servir de tuteur.

Un soir, j'appris que tout Paris me croyait la maîtresse de ce pauvre vieillard.

Il partit pour Coblentz.

Un jour, monsieur, je me trouvais mariée à Danton. Quelques jours plus tard, l'ouragan renversait le chêne.

Je résolus cette fois de mourir. Je ne sais si l'amour de la vie, si l'espoir de fatiguer le malheur furent mes conseillers. Enfin, j'ignore comment j'ai accepté l'odieuse mission d'aller, pour trois cent mille francs, me faire aimer d'un inconnu que je devais livrer.

En vous sauvant des mains du commandant Hulot, j'abjurai mon rôle, et résolus de tromper les bourreaux au lieu de tromper leur victime. J'ai eu tort de me jouer ainsi des hommes, de leur politique et de moi-même.

Vous, monsieur, soyez digne de votre avenir, et quittez-moi sans regret.

Le destin peut disposer de mon sort à son gré. Je ne vous livrerai jamais.

Je retourne à Paris.

(Musique - thème des 2 amants, déjà entendue séquence IV)

le GARS : Marie, vous m'avez amené au point de ne plus savoir ce que je fais!

MARIE : Hé bien! rendez-moi, pendant un moment, bien heureuse! Allons, venez, et dansez avec moi.

PLAN 4

(sur leur thème musical, ils dansent au milieu du bal)

=====

Fin de la 7ème Séquence

Séquence VIII

(Allons, partons belle,
Partons pour la guerre)

PLAN 1 (Hulot - Corentin - Marie)

=====

CORENTIN : Eh bien, l'aurons-nous?

MARIE : Je ne sais pas. (Elle sort).

CORENTIN : Melle de Verneuil aime le gars, et peut-être en est-elle aimée! Un marquis, cordon rouge, jeune et spirituel, qui sait même s'il n'est pas riche encore, combien de tentations! Elle serait bien sotte de ne pas agir pour son compte, en tâchant de l'épouser plutôt que de nous le livrer!

Elle cherche à nous amuser.

Mais j'ai lu dans les yeux de cette fille quelque incertitude. Les deux amants auront vraisemblablement un rendez-vous.

Le moment est venu; depuis cinq ans le cercle que je trace autour d'elle s'est insensiblement rétréci, je la tiens, et avec elle j'arriverai dans le gouvernement aussi haut que Fouché.

HULOT : Tu me permettras de préférer mon métier au tien.

(Ponctuation musicale)

PLAN 2 (Francine introduit le Chouan Galope-Chopine chez Marie)

=====

MARIE : Galope-Chopine!

(en a parte) :

- Serais-je donc aimée?

GALOPE-CHOPINE : (un panier de marché au bras)

- Madame, approchant deux heures, il sera chez moi, et vous y attendra.

(Entre Corentin)

- (à Francine) Ah! ah! il y a beurre de Bretagne et beurre de Bretagne. Vous voulez du Gibarry et vous ne donnez que onze sous de la livre? Il ne fallait pas m'envoyer quérir!

(découvrant son panier)

- C'est du bon beurre, ça. Faut être juste ma bonne dame, allons, mettez un sou de plus.

CORENTIN : Allons, tais-toi, bon homme, tu n'es pas venu ici vendre du beurre, car tu as affaire à une femme qui n'a jamais rien marchandé de sa vie. Le métier que tu fais, mon vieux, te rendra quelque jour plus court de la tête.

GALOPE-CHOPINE : Monsieur veut se gausser de moi.

FRANCINE : Venez avec moi, mon bon homme, nous nous arrangerons toujours bien.

CORENTIN (l'arrêtant par les longs poils de sa peau de chèvre) : Où demeures-tu, mon cher ami? J'ai besoin de beurre.

GALOPE-CHOPINE : Mon bon monsieur, tout Fougères sait où je demeure, je suis quasiment de ...

MARIE : Corentin! laissez ce paysan tranquille. Il ne comprend pas plus vos ruses que je n'en conçois les motifs. Allez, brave homme!

(Sortie indécise et pesante du Chouan et de Francine. Corentin et Marie se défient un moment du regard)

CORENTIN : Si vous épousiez Montauran, je serais charmé de servir utilement la cause des Bourbons. Une circonstance qui me mettrait en correspondance avec les princes, me déciderait à abandonner les intérêts d'une République qui marche à sa décadence.

Trahir la France est encore un de ces scrupules que nous autres, gens supérieurs, laissons aux sots.

Je ne vous cache pas que j'ai les pouvoirs nécessaires pour entamer des négociations avec les chefs des Chouans; car Fouché, mon protecteur, est un homme assez profond, il a toujours joué un double jeu; pendant la Terreur, il était à la fois pour Robespierre et pour Danton.

MARIE : Que vous avez lâchement abandonné.

CORENTIN : Miaserie! il est mort, oubliez-le. Allons, parlez-moi à coeur ouvert. Ce chef de demi-brigade est plus cruel qu'il ne le paraît, et, si vous vouliez tromper sa surveillance, je ne vous serais pas inutile. Songez qu'il a infesté les vallées de contre-Chouans et surprendrait bien promptement vos rendez-vous!

(Ponctuation musicale)

PLAN 3

=====

(Hulot, habillé en Chouan, plus quelques autres contre-chouans, rencontrant, dans la lande, Barbette - la femme de Galope-Chopine - et son petit garçon)

HULOT : Ho! la vieille! où est le Gars? Par sainte Anne, l'as-tu vu passer?

BARBETTE : Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

HULOT : Carce damnée! veux-tu donc nous faire avaler par les Bleus qui nous poursuivent? Veux-tu laisser égorgor ceux que Marche-à-Terre envoie au secours du Gars que les Fougèrais veulent prendre?

BARBETTE : Ah! excusez, mais il est si facile d'être trompé! De quelle paroisse êtes vous donc?

Soldats : De Saint-Georges, et nous mourons de faim.

BARBETTE : Eh bien! tenez, voyez-vous cette fumée, là-bas? c'est ma maison. Vous y arriverez par en haut. Vous trouverez peut-être mon homme en route. Galope-Chopine doit faire le guet pour avertir le Gars, puisque vous savez qu'il vient aujourd'hui chez nous.

HULOT : Merci, bonne femme. - En avant vous autres, tonnerre de Dieu! nous le tenons!

(Les contre-chouans sortent)

BARBETTE (assise à terre, et serrant son enfant) :

- Que la sainte vierge d'Auray et le bienheureux Saint Labre aient pitié de nous! Cours par le chemin d'en bas prévenir ton père, il s'agit de sa tête.

(Son fils détale)

(Ponctuation musicale)

PLAN 4

(dans la ferme de Galope-Chopine - Le Gars et Marie, seuls)

=====

MARIE : Monsieur, le soin de votre sûreté m'a seul amenée ici. Tant que je resterai à Fougères, votre vie est compromise, et je vous aime trop pour n'en pas partir ce soir; ne m'y cherchez donc plus.

le GARS : Partir, cher ange! je vous suivrai.

MARIE : Y pensez-vous?

(Musique - leur thème)

le GARS Écoute-moi, Marie, m'aimes-tu?

MARIE : Oui!

le GARS : Eh bien! sois à moi.

(au loin, tambours des Bleus)

- ah! je ne pourrais pas sans avoir ...

MARIE : Oui, prends ...

(simultanément, tambours, et le thème musical des deux amants)

(Puis, le Gars se dégage de Marie, prend son fusil et son épée, sort, se fait un passage en mitraillant, s'enfuit)

Voix de HULOT : Feu, feu, mille noms d'un diable!

(Tambours et fusillades)

PLAN 5 (toujours dans la forme de Galope-Chopine)

=====

GALOPE-CHOPINE (entrant, à sa femme) :

- Le Gars a été sauvé!

(il s'assied posamment pour manger)

- Comment sont-ils donc venus ici? quel diable a pu leur dire que le Gars était chez nous? Il n'y avait que lui, sa belle garce et nous qui le savions.

BARBETTE :

- Ils m'ont persuadé qu'ils étaient des gars de St Georges, et c'est moi qui leur ai dit où était le Gars.

- Je t'ai envoyé nos gars pour te prévenir, il ne t'a pas rencontré.

GALOPE-CHOPINE : Garce maudite!

Le Chouan se lève, la frappe très violemment. Elle tombe comme morte. il la relève)

- Barbette? Sainte-Vierge! J'ai eu la main trop lourde.

BARBETTE : Crois-tu que Marche-à-Terre vienne à le savoir?

GALOPE-CHOPINE : Le Cars a dit de s'enquérir d'où venait cette trahison.

BARBETTE : S'ils touchent à un seul cheveu de ta tête, je rincerai leurs verres avec du vinaigre.

GALOPE-CHOPINE : Ah! je n'ai plus faim. - Ecoute, ma femme, il faudra demain matin amasser des fagots au dret de Saint Léonard sur les rochers de St Sulpice et y mettre le feu. C'est le signal convenu entre le Cars et le vieux recteur de St Georges qui viendra lui dire une messe.

BARBETTE : Il ira donc à Fougères?

GALOPE-CHOPINE : Oui, chez sa belle garce. J'ai à courir aujourd'hui à cause de ça! Je crois bien qu'il va l'épouser et l'enlever, car il m'a dit d'aller louer des chevaux et de les égayer sur la route de Saint Malo.

(Musique)

PLAN 66 (Chez Galope-Chopine)

=====

(Entrent Marche-à-Terre et Pille Miche)

MARCHE A TERRE : Bonjour, Galope-Chopine.

GALOPE CHOPINE : Bonjour, monsieur Marche à Terre. Voulez-vous vider quelques pichés? J'ai de la galette froide et du beurre fraîchement battu.

PILLE-MICHE : Ce n'est pas de refus, mon cousin.

MARCHE A TERRE : Donne-moi ta chinchoire (boite de tabac à priser), Pille-Miche.

(Il prise fortement)

PILLE-MICHE : (allant fermer le haut de la porte)

- Il fait froid.

(Long moment - ils boivent)

MARCHE A TERRE (à Galope-Chopine) :

- Apporte-nous ton couperet.

GALOPE-CHOPINE : Mais, monsieur Marche-à-Terre, qu'en voulez-vous

donc faire?

PILLE-MICHE : Allons, cousin, tu le sais bien, tu es jugé.

(Les deux justiciers se lèvent ensemble
en saisissant leurs carabines)

GALOPE-CHOPINE : Monsieur Marche-à-Terre, je n'ai rien dit sur
le Gars ...

MARCHE A TERRE : Je te dis d'aller chercher ton couperet.

GALOPE CHOPINE : Je n'ai rien dit. Barbette a pris les contre-
Chouans pour les gars de St Georges, voilà tout.

MARCHE A TERRE (brutalement) : Pourquoi, parles-tu d'affaires à ta
femme?

PILLE-MICHE : D'ailleurs, cousin nous ne te demandons pas de
raisons, mais ton couperet. Tu es jugé!

GALOPE-CHOPINE (tombant à genoux) : Mes bons amis, mon cousin,
que voulez-vous que devienne mon petit gars?

MARCHE A TERRE : J'en prendrai soin.

GALOPE-CHOPINE : Mes chers camarades, je ne suis pas en état de
mourir. Me laisseriez-vous partir sans confession?

MARCHE A TERRE : (regardant Pille-Miche)

- C'est juste.

PILLE-MICHE : (relevant son cousin par le bras et l'entraînant dans
un coin)

- Confesse-moi tous tes péchés, je les redirai à un prêtre de la
véritable église, il me donnera l'absolution; et s'il y a des
pénitences à faire, je les ferai pour toi.

GALOPE-CHOPINE (disant son chapelet) :

- Après tout, mon cousin, puisque je te parle comme à un
confesseur, je t'assure par le saint nom de Dieu, que je n'ai
guère à me reprocher que d'avoir, par-ci par-là, un peu trop
beurré mon pain, et j'atteste St Labre que j'ai rien dit sur le
gars.

Non, mes bons amis, je n'ai pas trahi.

PILLE-MICHE : Allons c'est bon, cousin, relève-toi.

MARCHE A TERRE : Comporte-toi en Breton, et finis proprement.

Un Récitant :

Les deux Chouans saisirent Galope-Chopine, le couchèrent sur le

banc, (jeu conforme) où il ne donna plus d'autres signes de résistance que ces mouvements convulsifs produits par l'instinct de l'animal; enfin il poussa quelques hurlements sourds (jeu conforme - Noir sur la scène),

qui cessèrent aussitôt que le son lourd du couperet eut retenti. La tête fut tranchée d'un seul coup.

Marche-à-Terre prit cette tête par une touffe de cheveux, sortit de la chaumière, chercha et trouva dans le grossier chambranle de la porte un grand clou autour duquel il tortilla les cheveux qu'il tenait, et y laissa pendre cette tête sanglante à laquelle il ne ferma seulement pas les yeux.

Les deux Chouans se lavèrent les mains sans aucune précipitation, dans une grande terrine pleine d'eau, reprirent leurs chapeaux, leurs cantines, et franchirent l'échelier en sifflant l'air de la ballade du capitaine.

Pille-Miche entonna d'une voix^{en} rouée, au bout du champ, ces strophes prises au hasard dans cette naïve chanson dont les rustiques cadences furent emportées par le vent :

PILLE-MICHE, au loin

A la première ville
Son amant l'habille
Tout en satin blanc;

à la seconde ville;
Son amant l'habille
En or, en argent.

Elle était si belle
Qu'on lui tendait les voiles
Dans tout le régiment.

Le Récitant :

Cette mélodie devint insensiblement confuse à mesure que les deux Chouans s'éloignaient; mais le silence de la campagne était si profond, que plusieurs notes parvinrent à l'oreille de Barbette, qui revenait alors au logis en tenant son petit gars par la main. Une paysanne n'entend jamais froidement ce chant, si populaire dans l'ouest de la France; aussi Barbette commença-t-elle involontairement les premières strophes de la ballade :

BARBETTE :

Allons, partons, belle,
Partons pour la guerre,
Partons, il est temps.

Brave Capitaine,
Que ça ne te fasse pas de peine,
Ma fille n'est pas pour toi.

(Barbette et son fils arrivent face à la tête clouée de Galope-Chopine - Barbette interrompt brutalement la chanson, reste immobile, pousse un grand cri, le réprime, et reste un temps bouche béante)

L'enfant : Qu'as-tu donc, ma chère mère?

BARBETTE : Marche tout seul.

(Elle lui retire sa main, le pousse rudement)

--Tu n'as plus ni père ni mère.

Le Récitant : L'enfant vit la tête clouée, et son frais visage garde silencieusement la convulsion nerveuse que les pleurs donnent aux traits.

Il ouvrit de grands yeux, regarda longtemps la tête de son père avec un air stupide qui ne trahissait aucune émotion; puis sa figure, abrutie par l'ignorance, arriva jusqu'à exprimer une curiosité sauvage.

Tout à coup Barbette reprit la main de son enfant, la serra violemment, et l'entraîna d'un pas rapide dans la maison.

Pendant que Pille-Miche et Marche-à-Terre couchaient Galope-Chopine sur le banc, un de ses souliers était tombé sous son cou de manière à se remplir de sang.

BARBETTE (à son fils) :

- Ote ton sabot. Mets ton pied là-dedans. Bien. Souviens-toi toujours, et ne te mets jamais un soulier aux pieds sans te rappeler celui qui était plein du sang versé par les Chuins, et tue les Chuins.

Je te voue aux Bleus. Tu seras soldat pour venger ton père.

Tue, tue les Chuins, et fais comme moi. Ah! ils ont pris la tête de mon homme, je vais donner celle du Cars aux Bleus.

(Musique)

PLAN 7 (Barbette, son fils, Hulot, Corentin, soldats bleus)

BARBETTE : Tenez, regardez les rochers de Saint-Sulpice, là, mon bonhomme, au dret de St Léonard.

CORENTIN : Mais quand viendra-t-il, hé! la vicille?

BARBETTE : Mon bon homme, je n'en sais rin.

HULOT : Pourquoi trahis-tu ton parti?

BARBETTE :

- Ah! monseigneur le général, voyez le pied de mon gars! hé bien! il est trempé dans le sang de mon homme tré par les Chuins, sous votre respect, comme un veau, pour le punir des trois mots que vous m'avez arrachés, avant hier quand je labourais. Prenez mon gars, puisque vous lui avez ôté son père et sa mère, mais faites-en un vrai Dieu, mon bon homme, et qu'il puisse tuer beaucoup de Chuins.

Tenez, voilà deux cents écus, gardez-les lui; en les ménageant il ira loin avec ça, puisque son père a été douze ans à les amasser. ↗

HULOT : Mais toi, la mère, que vas-tu devenir? Il vaut mieux que tu conserves cet argent.

BARBETTE : Moi, je n'ai plus besoin de rin. Vous me "clancheriez" au fin fond de la tour de Mélusine, que les Chuins sauraient ben venir m'y tuer.

(Elle embrasse son garçon et part)

(Musique)

Fin de la huitième séquence

Séquence IX - UN JOUR SANS LENDemain

PLAN 1 (Chez Marie)

=====

MARIE : Francine, ce n'est plus un songe! Je serai ce soir la marquise de Montauran. Il doit bien savoir aimer, il est si courageux!

FRANCINE : Si vous l'aimez tant, pourquoi souffrez-vous donc qu'il vienne à Fougères?

MARIE : Est-ce que nous avons eu le temps de nous dire un mot quand nous avons été surpris. Je voudrais comme toi que ce mariage fût fait. Ce jour est le dernier de mes jours nébuleux, il est gros de ma mort ou de notre bonheur.

Le brouillard est odieux .

En attendant, coiffe-moi.

(Entre Corentin)

CORENTIN : Petite tricheuse! vous jouez un jeu bien dangereux en ne m'intéressant pas à votre partie, en décidant des coups sans me consulter. Si la marquis a échappé à son sort ...

MARIE : Cela n'a pas été de votre faute, n'est-ce pas?

CORENTIN : Voyez-vous cette colonne de fumée? Le marquis vient aujourd'hui à Fougères, et ce n'est pas dans l'intention de nous le livrer que vous avez arrangé si voluptueusement ce boudoir, ces fleurs et ces bougies.

MARIE : Corentin! il est ma vie!

(Elle se jette à ses pieds)

- J'aime mieux m'avilir pour lui obtenir la vie que de m'avilir pour la lui ôter. Je veux le sauver. Que te faut-il?

CORENTIN (la relevant poliment) :

- Je venais prendre vos ordres, Marie. Vos injures ne m'empêcheront pas d'être tout à vous, pourvu que vous ne me trompiez plus.

MARIE : Ah! si vous voulez que je vous aime, Corentin, aidez-moi à le sauver.

CORENTIN : A quelle heure vient le marquis?

MARIE : Hélas, je n'en sais rien.

CORENTIN (sèchement) : Adieu, mademoiselle.

(Il sort)

MARIE : Je suis perdue.

(Musique)

PLAN 2

=====

(Oratoire)

MARIE : Mon père, dans mon enfance, un vieillard à cheveux blancs, semblable à vous, me répétait souvent qu'avec une foi bien vive on obtenait tout de Dieu, est-ce vrai?

Le PRETRE : C'est vrai. Tout est possible à celui qui a tout créé.

MARIE (s'agenouillant) : Mon Dieu! ma foi en toi est égale à mon amour pour lui! Inspire moi! Fais ici un miracle, ou prends ma vie.

Le PRETRE : Vous serez exaucée.

(MUSIQUE - thème des 2 amants, très ample)

(Entre le gars - Marie se relève - Ils vont l'un à l'autre très lentement, et viennent, main dans la main s'agenouiller devant l'autel improvisé)

MARIE : Marie-Nathalie, fille de Melle Blanche de Castéran, décédée abesse de Notre Dame de Séez, et de Victor-Amédée, duc de Verneuil.

Le PRETRE : Née?

MARIE : A la Chasterie, près d'Alençon.

Le Choeur :

- L'acte de malheur et de joie était tout prêt.

-L'union du marquis et de Melle de Verneuil allait être consacrée

comme tant d'autres unions, par un acte contraire à la législation nouvelle.

- Mais plus tard, ces mariages, bénis pour la plupart au pied des chênes, furent tous scrupuleusement reconnus.
- Le prêtre qui conservait ainsi les anciens usages était un de ces hommes fidèles à leurs principes au fort des orages.
- Sa voix, pure du serment exigé par la République, ne répandait à travers la tempête que des paroles de paix.
- Il n'attisait pas, comme l'abbé Guclin, le feu de l'incendie;
- mais il s'était avec beaucoup d'autres, voué à la dangereuse mission d'accomplir les devoirs du sacerdoce pour les âmes restées catholiques.
- Le marquis n'avait pu le trouver que dans une de ces excavations qui, de nos jours encore, portent le nom de "la cachette du prêtre".

(Le prêtre finit de réciter le rituel latin à haute voix - Les époux se relèvent, et se tenant toujours la main, se regardent longuement)

Le Choeur :

- Ils arrivèrent enfin à ce lit fatal où, comme dans un tombeau, se brisent tant d'espérance,
- où le réveil à une belle vie est si incertain,
- où meurt, où naît l'amour.

(Monte le thème musical)

PLAN 3

=====

Le Choeur (Julien GRACQ)

- Voici les précipices qu'escaladent les Chouans de Marche-à-Terre dans le final grandiose de la dernière nuit,
- où toute la ville et la campagne,
- en armes et silencieusement alertées,
- semblent s'animer

- et osciller dans le noir

- comme une aiguille folle autour du point de feu qui brûle fixe à la chambre haute des amants.

(On voit les Chouans escalader une muraille)

PILLE-MICHE : J'ose à peine respirer.

MARCHE A TERRE : Glisse sur ton ventre comme une anguille de haie, sinon nous allons laisser là nos carcasses plus tôt qu'il ne le faudra.

PILLE-MICHE : Il doit y avoir un fier butin là-haut.

MARCHE A TERRE : Nous ne venons pas ici pour chausser les souliers des morts, nous sommes diables contre diables, et malheur à ceux qui auront les griffes courtes.

La grande garce nous envoie sauver le gars.

Il est là, tiens, lève ton nez de chien, et regarde cette fenêtre, au dessus de la tour?

PILLE-MICHE : Les Bleus y sont déjà. Nous n'aurons rien de force.

MARCHE A TERRE : Patience, si j'ai bien tout examiné ce matin, nous devons trouver au bas de la tour une petite place où l'on met toujours du fumier, et l'on peut se laisser tomber là-dessus comme sur un lit. Ce pan de la tour est le seul qui ne soit pas cerné. Les chevaux sont prêts, et en un quart d'heure nous devons le mettre hors de danger, malgré sa folie.

Mais si cette catin veut le suivre, poignarde-la.

(Musique)

(Cris de chouettes)

PLAN 4

=====

FRANCINE : Pierre est là!

le CARS : Jamais je ne pourrai passer par là.

MARCHE A TERRE : Dépêchez-vous, mon général! Ces crapauds de Bleus se remuent.

MARIE : Oh! encore un baiser.

PLAN 5

=====

HULOT : Halte! feu de peloton.

(longue fusillade continue sur la gauche - puis silence)

CORENTIN : Pas un de ces animaux-là ne chante. Nos deux amants sont bien capables de nous amuser ici par quelque ruse, tandis qu'ils se sauvent peut-être par un autre côté...

(attente - puis bruit d'engagement sur la droite)

HULOT : Ils ne peuvent pas être deux !

(De droite, arrive un sous-officier, précédant un brancard où repose le corps de Marie, dans le costume du Gars, le visage caché par un chapeau de Chouan)

Le Sous-Officier

HULOT : Ah! l'enragé! il avait enfoncé trois rangées de nos lapins, et aurait gagné les champs sans le factionnaire de la porte St Léonard qui l'a embroché avec sa baïonnette.

HULOT , levant le chapeau du mourant et découvrent Melle de Verneuil

-- Elle l'avait, sacré tonnerre, gardé trop longtemps!

(MUSIQUE)

(Entre Corentin, précédant quatre soldats qui, sur leurs fusils placés en forme de civière, portent le corps du Gars, et le déposent sur un lit de camp près de celui de Marie)

MARIE (expirant) :

-- Un jour sans lendemain!...

(Ils meurent ensemble - La musique s'amplifie, tragique)

EPILOGUE

(Diapositives - Portrait de Balzac)

(au lointain, un vieux paysan passe,
menant une vache au marché)

Voix off : En 1827, un vieil homme accompagné de sa femme
marchandait des bestiaux sur le marché de Fougères, et personne
ne lui disait rien quoiqu'il eût tué plus de cent personnes;

on ne lui rappelait même point son surnom de Marche-à-Terre:

la personne à qui l'on doit de précieux renseignements sur tous
les personnages de cette scène, le vit emmenant une vache et
allant de cet air simple, ingénu qui fait dire :

- Voilà un bien brave homme!

Une autre voix: "Le pouvoir d'oublier est ce qui régénère
l'homme".

F I N

A la mi-septembre 1828, Balzac ruiné, endetté, exténué, décide de mettre son programme à exécution : un roman d'après nature, et non d'après lecture. Gilbert de Fommereul, un ami de la famille, l'accueille chez lui, à Fougères. Ce bref séjour aura une importance incalculable. Ce goût du contact direct avec les choses, qui n'avait guère trouvé à s'exprimer dans les romans de sa jeunesse, le voici enfin comblé. En cinq semaines Balzac dévore la Bretagne. La matière première de l'art, de laquelle naît la fiction, elle est là, devant lui, c'est la réalité concrète, ce piché de terre, ce paysage embrumé, ce vieux paysan lourd d'années et de mémoire. Il rapportera à Paris un manuscrit sérieusement ébauché, avec la conscience éclatante d'avoir découvert, en même temps, l'univers et lui-même. Le romancier est passé de la jeunesse à la maturité.

Que de paradoxes dans ce prétendu roman historique : pas un personnage historique parmi les protagonistes principaux, pas un fait d'armes connu, mais des héros fictifs et d'innombrables aventures au bord de l'invraisemblance. Bien qu'on voie se profiler, à l'arrière-plan, le 18 Brumaire, bien que quelques proclamations consulaires parviennent jusqu'en Bretagne et qu'on parle souvent du tout-puissant Fouché, la chronologie des événements reste imprécise. Au contraire, le paysage étudié sur place est d'une étonnante fidélité. Enfin le sujet historique ne tarde pas à être supplanté par l'histoire d'amour. Et pourtant Les Chouans ne sont ni un roman d'amour, ni un roman d'aventures, ni un roman historique, mais tout cela à la fois, ou encore, comme l'écrit l'auteur à Madame Hanska, "un magnifique poème".

Pour peindre la révolte des Chouans, Balzac n'a choisi que quelques jours sur deux mois, et substitué à la description méthodique des événements "l'immense vérité des détails". Aussi cet amoncellement de scènes, de portraits et de dialogues évoque-t-il davantage la guerre civile qu'une guerre déterminée. L'incohérence n'est qu'apparente et cette multitude d'images s'ordonne selon le rythme de la lecture. Nous reconnaissons là un procédé repris et admirablement perfectionné par le cinéma. Ou bien une succession rapide de tableaux militaires sans lien apparent donne une vision intuitive et synthétique de la guerre : les charrettes où l'on entasse pêle-mêle morts et blessés, l'armée qui se déploie, un groupe de partisans embusqués derrière les broussailles, une exécution sommaire qui ressemble à un assassinat, un soldat qui reconnaît son oncle parmi les morts de l'autre camp. Ou bien la même scène, le même paysage, le même personnage surgissent successivement sous des angles différents et s'imposent jusqu'à l'obsession : la bataille, vue tour à tour par les Chouans et les Bleus, et dont les passagers de la diligence entendent au loin la fusillade. Ou encore, d'une scène à l'autre, le retour lancinant d'un thème renouvelé chez le lecteur le premier choc de la sensibilité ; telles sont les pages où s'opposent, en un contraste simple et efficace, la mort et l'inhumaine indifférence des survivants, ces scènes de rapine où les soldats dépouillent en plaisantant des cadavres encore chauds.

Ne faisons pourtant pas des Chouans un réquisitoire contre l'absurdité de la guerre. La peinture réaliste qui en montre les atrocités se double d'une vision poétique à laquelle les pages les plus sombres doivent une espèce d'innocuité. Certes, l'auteur a pu recueillir à Fougères, de la bouche même des gens qui avaient subi les contrecoups des combats, des souvenirs amer et encore

.../...

vivants ; mais, au temps de l'Empire, un mythos
la Chouannerie, un mythe de l'Empire, un mythe
qui parlait de la Révolution. Il y avait là une
n'a pas manqué d'exploiter. A côté des tableaux
rappelés, nous en voyons d'autres, très différents
par la fantaisie du souvenir, des images d'enthousiasme,
l'enthousiasme, la gaieté et la jeunesse. Les historiens
mettent leurs vieux chapeaux au bout de leurs lunettes, au
cri de "Vive la République !", et Marie qui, au cours de sa folle
promenade "les cheveux en désordre, un fusil à la main, son châle
et sa robe frottés contre les murs" serait mieux à sa place dans
un livre d'imagerie populaire que sur les Barricades de Delacroix.

Le roman est tout entier sous le signe de ces deux visions. Pour
qu'elles se réunissent en un seul regard capable de percer de
part en part la réalité, il faut attendre les œuvres de la ma-
turation. L'imagination n'est pas seule à relayer l'observation ;
souvenirs de lectures et réminiscences de jeunesse s'y ajoutent.
Si la chronique quotidienne des événements manque à ce récit mi-
litaire, l'histoire d'amour y introduit une chaîne d'aventures
et de péripéties qui lui en tiennent lieu. Nulle part on ne re-
trouve mieux les artifices des premières œuvres de Balzac, du
roman noir et du mélodrame ; déguisements, reconnaissances, qui-
proquos alternent avec les caveaux obscurs, les portes secrètes,
les poursuites nocturnes, les tortures. A ces fantaisies écheve-
lées teintées d'humour, s'opposent des scènes d'une extrême in-
tensité dramatique qui, plus nombreuses, feraient des Chouans une
grande œuvre tragique. Telle est par exemple l'exécution de
Galope-chopine ; jamais Zola n'a mêlé avec plus d'audace l'ob-
servation réaliste et la poésie tragique.

Une dominante de brume et de crépuscule persistera à travers les
Chouans. Pas seulement un brouillard commode, propre à créer le
climat de terreur, à cacher les manèges des traîtres et des amants,
à faire avancer les troupes à l'insu de l'adversaire, mais comme
une tonalité musicale essentielle à l'œuvre, l'âme du paysage.
L'atmosphère n'est rien d'autre que cette intériorisation de la
poésie dans la matière, cette connivence découverte entre les cho-
ses, ou même entre les choses et les êtres. Aux yeux d'un lecteur
épris de réalisme, le premier long dialogue de Marie de Montauran,
avec ses propos solennels et presque enfantins, pourrait trouver
sa justification dans l'enthousiasme juvénile des héros ; mais
ce qui en fait l'image riante de la jeunesse et de l'amour, c'est
le ciel d'automne transparent sous lequel marchent les deux amou-
reux, quand un soleil voilé anime "la mélancolie des champs par un
certain air de fête et de jeunesse". De même un brouillard vaguement
blanchissant de lune semblera réfléchir la tristesse de leur mort.

Pour Balzac il s'agit tout d'abord de retrouver dans les choses
une forme et un poids. Sa recherche évoque celle de cette tradi-
tion picturale qui va de Louis Le Nain à Daumier, en passant par
Chardin. Comme eux il soumet le réel à un éclairage violent, en
fait l'objet d'une pure vision, déchire le voile de la définition
abstraite ou de l'utilité pratique qui s'interposait entre l'œil
et la chose. Dès la première page du roman, une horde de mysté-
rieux Emigrants à la Daumier ou à la Poudovkine intrigue le lec-
teur. Qui sont-ils ? En tout cas de la chair, de la vie, des êtres
si denses que jamais nous n'en avons vu de semblables autour de
nous. Plus loin, même étonnement, au lieu d'un intérieur de pay-
sans, c'est un Le Nain que nous reconnaissons dans la cabane
de Galope-chopine. Et ces deux pichés de terre au ventre "arrondi,

vivants ; mais, en peu d'années, le temps avait tissé autour de la Chouannerie et des guerres de l'Empire un mythe d'héroïsme qui parlait à l'imagination. Il y avait là une veine que Balzac n'a pas manqué d'exploiter. A côté des tableaux que nous avons rappelés, nous en voyons d'autres, très différents, transformés par la fantaisie du souvenir, des images d'Épinal où exultent l'enthousiasme, la gaieté et la jeunesse : les Bleus victorieux mettent leurs vieux chapeaux au bout de leurs baïonnettes, au cri de "Vive la République !", et Marie qui rentre de sa folle promenade "les cheveux en désordre, un fusil à la main, son châle et sa robe frottés contre les murs" serait mieux à sa place dans un livre d'imagerie populaire que sur les Barricades de Delacroix.

Le roman est tout entier sous le signe de ces deux visions. Pour qu'elles se réunissent en un seul regard capable de percer de part en part la réalité, il faut attendre les œuvres de la maturité. L'imagination n'est pas seule à relayer l'observation ; souvenirs de lectures et réminiscences de jeunesse s'y ajoutent. Si la chronique quotidienne des événements manque à ce récit militaire, l'histoire d'amour y introduit une chaîne d'aventures et de péripéties qui lui en tiennent lieu. Nulle part on ne retrouve mieux les artifices des premières œuvres de Balzac, du roman noir et du mélodrame ; déguisements, reconnaissances, qui-proquos alternent avec les caveaux obscurs, les portes secrètes, les poursuites nocturnes, les tortures. A ces fantaisies échevelées teintées d'humour, s'opposent des scènes d'une extrême intensité dramatique qui, plus nombreuses, feraient des Chouans une grande œuvre tragique. Telle est par exemple l'exécution de Galope-chopine ; jamais Zola n'a mêlé avec plus d'audace l'observation réaliste et la poésie tragique.

Une dominante de brume et de crépuscule persistera à travers les Chouans. Pas seulement un brouillard commode, propre à créer le climat de terreur, à cacher les manèges des traîtres et des amants, à faire avancer les troupes à l'insu de l'adversaire, mais comme une tonalité musicale essentielle à l'œuvre, l'âme du paysage. L'atmosphère n'est rien d'autre que cette intériorisation de la poésie dans la matière, cette connivence découverte entre les choses, ou même entre les choses et les êtres. Aux yeux d'un lecteur épris de réalisme, le premier long dialogue de Marie de Montauran, avec ses propos solennels et presque enfantins, pourrait trouver sa justification dans l'enthousiasme juvénile des héros ; mais ce qui en fait l'image riante de la jeunesse et de l'amour, c'est le ciel d'automne transparent sous lequel marchent les deux amoureux, quand un soleil voilé anime "la mélancolie des champs par un certain air de fête et de jeunesse". De même un brouillard vaguement blanchissant de lune semblera réfléchir la tristesse de leur mort.

Pour Balzac il s'agit tout d'abord de retrouver dans les choses une forme et un poids. Sa recherche évoque celle de cette tradition picturale qui va de Louis Le Nain à Daumier, en passant par Chardin. Comme eux il soumet le réel à un éclairage violent, en fait l'objet d'une pure vision, déchire le voile de la définition abstraite ou de l'utilité pratique qui s'interposait entre l'œil et la chose. Dès la première page du roman, une horde de mystérieux Emigrants à la Daumier ou à la Poudovkine intrigue le lecteur. Qui sont-ils ? En tout cas de la chair, de la vie, des êtres si denses que jamais nous n'en avons vu de semblables autour de nous. Plus loin, même étonnement, au lieu d'un intérieur de paysans, c'est un Le Nain que nous reconnaissons dans la cabane de Galope-chopine. Et ces deux pichés de terre au ventre "arrondi,

verni par places inégales et nuancé de taches fauves comme celles de quelques coquillages", n'est-ce pas une nature morte de Chardin, où l'artiste révèle sous l'humble anonymat de l'usage quotidien la beauté d'une forme ?

Comme ces peintres, Balzac commence par la conquête de la matière brute : un monde qu'on verrait pour la première fois, presque une création...

Au milieu de la fresque, une verticale vers laquelle convergent toutes les lignes de force : telle est, dans les Chouans, la passion de Marie de Verneuil. L'histoire de cette guerre sans histoire tient aux vicissitudes de l'amour ; l'intrigue entière en dépend. Ses alternatives de confiance, de défiance, de haine menacent le chef royaliste et finissent par le perdre. On a vu dans cette oeuvre la destinée tragique d'un mutuel amour contrarié par les circonstances. En réalité c'est déjà un roman de la passion, et la passion est seule. Marie inaugure dans la Comédie humaine cette longue procession d'êtres passionnés, consumés jusqu'à la mort.

L'amour de Marie est donc le vrai sujet de l'oeuvre, l'âme de l'intrigue ; autour de lui s'ordonne le récit de la guerre. La Bretagne lui offre un décor sauvage à sa mesure, qui semble son complice.

Le titre initial du roman, Le Gars, ne lui avait jamais convenu ; Le Dernier Chouan ou la Bretagne en 1800 avait corrigé quelque peu cette erreur de perspective ; Les Chouans ou la Bretagne en 1799 mettaient l'accent sur l'ensemble. Imaginons qu'avec les années l'oeuvre aurait fini par porter, comme une tragédie, le nom de l'héroïne : Marie de Verneuil.

Roland CHOLLET

Extraits d'une préface aux "Chouans"

éditions "Rencontres" - Genève et Cercle du Bibliophile.